NOUVELLES

GUÊPES

PAR

ALPHONSE KARR

V

BRUXELLES
MELINE, CANS ET COMPAGNIE
LIVOURNE | LEIPZIG
MÊME MAISON | J. P. MELINE

1854

NOUVELLES GUÊPES



SOMMAIRE DU CINQUIÈME VOLUME.

Brux. — Imp. de Ch. Vanderauwera, Mont. aux Herbes-Pot., 25.

NOUVELLES
GUÊPES

PAR

ALPHONSE KARR

V

BRUXELLES
MELINE, CANS ET COMPAGNIE
LIVOURNE — MÊME MAISON | LEIPZIG — J. P. MELINE
1854



NOUVELLES

GUÊPES

Je présente M. Lutterbach aux lecteurs des *Guêpes* ; je compte sur leurs remercîments.

Au moins cette semaine j'ai appris quelque chose ; mais ma nouvelle science me cause de vives inquiétudes.

Je ne savais pas respirer.

Jusqu'ici, j'avais respiré assez négligemment ; j'avais compté sur l'instinct de l'animal, et je m'étais livré à une respiration sans principes, à une

respiration incorrecte, à une respiration sauvage.

Mes yeux sont dessillés.

M. Lutterbach vient de publier un livre sur l'art de respirer, il donne la syntaxe de la respiration.

Je gage que vous ne savez pas comment vous respirez, ni ce que vous faites en respirant. — Ne soyez pas honteux de votre ignorance ; j'étais comme cela hier, je respirais en ignare, en brute, sans réflexion, sans art.

Comme vous, je me disais : la respiration se compose de deux temps ; 1° l'inspiration, pendant laquelle l'air entre dans les poumons, où l'oxygène se combine avec le sang ; 2° l'expiration, par laquelle les poumons se débarrassent de l'acide carbonique produit par la combinaison de l'oxygène avec le carbone du sang.

Vous vous contentiez, comme moi, de savoir qu'il vous fallait environ sept cent quatre-vingt-six litres d'air par heure.

Connaissances tout à fait sommaires et insuffisantes. — Jusqu'ici, le monde n'a pas respiré ou a mal respiré ; voilà pourquoi tant de grands génies, tant d'éloquents journalistes, tant de dythirambiques faiseurs d'odes, de cantates et d'épopées, paraissent parfois manquer d'haleine, et tombent étouffés au milieu de la carrière.

L'homme qui ne sait pas respirer ne sait rien ; l'homme qui sait respirer, non-seulement n'a plus rien à apprendre, mais encore il n'a plus besoin de quoi que ce soit au monde.

M. Lutterbach le prouve.

L'art de la respiration remplace à lui seul le médecin, le bois à brûler, le dentiste, le charbon de terre, le cachou, le soufflet, les coupés à deux francs, la sagesse, la viande, les gilets de flanelle, le sein de la nourrice pour les enfants, et les Auvergnats pour tout le monde, la pommade pour les lèvres : cet art, enfin, est souverain contre les peines de l'âme. Prouvons-le après et d'après M. Lutterbach.

Il y a neuf manières de respirer :

La respiration buccale, idem nasale, idem nasa-buccale, idem bucca-nasale, idem abandonnée, idem balancée, idem progressive, idem prolongée, idem rebondie.

La respiration rebondie est la respiration souveraine, celle à laquelle doivent tendre tous nos efforts.

Nous disions donc, l'art de respirer remplace le médecin.

En effet, la respiration rebondie préserve de la paralysie ; la nasa-buccale guérit le rhume de cerveau, en y joignant des bas de laine (textuel) ; la

bucca-nasale du rhume de poitrine; la respiration rebondie, avec un peu de respiration balancée, est souveraine contre l'asthme.

Le bois à brûler et le charbon de terre; c'est la respiration rebondie qui procure cette économie.— Citons textuellement :

« Nous la recommandons à ceux que le froid incommode; dans ce cas, aussitôt qu'ils s'exposeront à l'air, ils n'auront qu'à faire cinq à six fois la *respiration rebondie,* pour sentir par tout le corps une chaleur plus douce et plus durable que celle des foyers. »

L'art de la respiration rend le dentiste inutile : « La respiration progressive guérit le mal de dents. »

Mais, me direz-vous, qu'entends-tu par la respiration progressive et la respiration rebondie ?

Je vais vous le dire :

« Pour établir la respiration progressive, l'on aspirera en deux ou trois temps; mais en prenant le plus d'air possible pour le laisser s'échapper de la manière suivante : par l'effet de la pression des lèvres l'air s'échappera avec plus de difficulté et sera poussé comme par coups de soufflet en un temps pour la première aspiration, deux pour la seconde, et trois pour la troisième. »

La respiration progressive est certes une jolie respiration; mais ce n'est rien auprès de la respiration rebondie. — Dis-moi comment tu respires, je te dirai qui tu es.

Voici la manière de pratiquer la respiration rebondie. Rien n'est si simple :

« Malgré que la respiration rebondie présente à peu près la même exécution que la progressive, elle a néanmoins plus de puissance pour vivifier le corps; la différence consiste à reprendre le second temps d'aspiration avec plus de force et comme par rebondissement, en agissant de même pour le troisième, s'il y a lieu. Les deux ou trois temps d'expiration doivent se conduire le plus naturellement possible, mais toujours en retenant l'haleine par la pression des lèvres en proportion de la force que l'on veut soutenir; de leur côté, les épaules soutiennent les temps d'aspiration par deux ou trois tours, de même que dans la progressive, c'est-à-dire comme pour faire tourner une meule, en ayant soin que ces tours d'épaules laissent les bras en plein abandon, et que ce mouvement cadencé s'accorde avec les temps de l'aspiration. »

Pour remplacer le cachou, c'est-à-dire pour purifier l'haleine, c'est à la *respiration prolongée* que

vous devez avoir recours, c'est encore très-facile.— Citons :

RESPIRATION PROLONGÉE.

« On suit, pour la respiration prolongée, les mêmes principes que pour la *progressive*, seulement on prolonge l'aspiration par les mouvements qui suivent : quand les épaules s'élèvent, le corps se soulève, et s'abaisse lorsqu'elles redescendent; on prolonge de plus chaque temps d'aspiration en poussant en dehors et avec abandon chaque hanche à tour de rôle, tandis que les épaules se portent à l'opposé. L'ensemble de ces mouvements doit imprimer au corps un léger mouvement de torsion en même temps que celui de spirale. »

Pour remplacer le soufflet, servez-vous de la respiration nasa-buccale (page 4).

« On aspire le plus d'air possible par le nez, du côté opposé au feu, puis la bouche revient pour souffler dans la direction du feu; mais au lieu de pousser l'haleine comme d'habitude, on laisse la poitrine se dégonfler naturellement de même que pour soupirer, et les lèvres prolongent le jet de l'air en se transformant en bout de soufflet; la tête se retourne pour reprendre de nouveau haleine par le

nez, et revenir souffler dans la première position, et ainsi de suite. »

Le vin, la limonade, etc., ne sont remplacés que par la respiration progressive (p. 7).

« Quelques minutes de ce puissant effet de la respiration progressive donnent le merveilleux moyen de se désaltérer sans boire. »

A quoi bon des coupés à deux francs l'heure, si la respiration nasa-buccale, bien pratiquée, vous enlève toute fatigue et vous permet de courir avec une grande rapidité?

Bâiller ou rire à contre-temps, c'est-à-dire bâiller aux choses réputées belles, rire des choses dites sérieuses, suffit et au delà pour déconsidérer un homme; c'est la respiration nasa-buccale modifiée, c'est-à-dire plus nasale que buccale, qui vous feront passer pour un homme grave et surtout pas trop spirituel, ce qui excite la haine.

« La nasale a aussi le pouvoir de comprimer ce rire involontaire, ce rire nerveux qui souvent vient mal à propos nous faire taxer d'indiscrets. »

La nasale aussi remplace le gigot de mouton et le bifteck (p. 14).

« Un cas plus sérieux réclame l'emploi de la nasale, car elle a aussi le pouvoir d'amortir ces tirail-

lements que l'estomac éprouve quand la nourriture lui fait défaut ; effet produit par l'intestin digestif, qui ronge pour ainsi dire les chairs quand il ne peut plus agir sur les substances alimentaires. La nasale, en le mettant en état de sommeil, nous donne le moyen de différer l'heure du repas sans nuire à la santé. »

C'est-à-dire que la respiration nasa-buccale tranche la question de l'abaissement du prix de la viande, et une foule d'autres questions dont je parlerais, si je voulais *parler politique*. Toujours est-il que, contrairement à l'opinion de M. Lutterbach, qui préfère la respiration rebondie, je serais fort tenté de donner la prééminence à la respiration nasa-buccale.

Mais il ne sied guère à un homme qui ne sait que de ce matin la théorie de la respiration, à un homme qui a respiré depuis quarante-quatre ans avec une honteuse incorrection, de prétendre contrecarrer les préceptes du maître.

C'est la *respiration balancée* qui, en vous permettant de faire, sans fatigue, les plus rudes travaux, de porter des poids exorbitants sans vous en apercevoir, vous rend à jamais inutile le secours des Auvergnats.

Cette même « respiration balancée, pratiquée

dans les temps froids, dispensera de l'usage de la pommade rozat contre la gerçure des lèvres. »

Un enfant crie, vous l'apaiserez en lui donnant le sein de la nourrice; mais vous n'êtes pas nourrice, vous n'avez pas de sein, vous n'avez pas de lait. — Au moyen de la respiration nasale que vous faites pratiquer à l'enfant, un peu malgré lui, vous apaisez ses vagissements.

« Par l'effet de la nasale, certaines nourrices pressent le haut de la tête de leur nourrisson pour faire cesser leurs cris. »

Page 12, il est expliqué que lorsque les médecins ordonnent de porter des gilets de flanelle, on doit leur obéir ou pratiquer la respiration rebondie; le résultat est absolument le même.

Enfin, si vous avez été trahis par un ami ou par un amant; si vous avez le cœur trop plein, la *respiration balancée* (page 6) vous soulagera en faisant exhaler vos soupirs; mais dans ce cas grave, il faut pratiquer la respiration balancée avec quelque modification (toujours page 6) :

« Nous profiterons complétement des bienfaits de la respiration balancée si, en aspirant, nous élevons les épaules pour qu'elles retombent par une espèce d'abandon d'accord avec le mouvement de l'haleine qui s'écoule de la poitrine. »

Si vous ne levez pas les épaules et que vous ne soyez pas consolé, vous ne pourrez vous en prendre qu'à vous.

Je me suis, pour ma part, consolé de beaucoup de choses en levant les épaules.

Une seule objection à faire à M. Lutterbach, probablement le docteur Lutterbach : pour respirer correctement et conformément à ses principes, il faudrait n'avoir pas autre chose à faire, à cause de l'application qu'exige l'art de respirer.

En effet, avec un peu de distraction et d'indifférence, vous pouvez commettre les plus graves erreurs, confondre la respiration rebondie avec la respiration progressive, et *vice versâ;* la respiration bucca-nasale avec la respiration nasa-buccale, et je vous laisse à penser quels désordres en seraient la conséquence inévitable.

Mais on peut s'empêcher d'être épouvanté quand on fait cette réflexion ; G..., le maître d'armes, disait : « Il y a neuf parades : la neuvième est la dernière et la plus mauvaise ; elle se fait avec le corps. »

Eh bien, il y a neuf manières de respirer, la neuvième, la plus mauvaise, est celle dont presque tout le monde se sert, celle que l'instinct nous apprend. — M. Lutterbach l'appelle *respiration*

abandonnée, et il en signale tous les dangers.

Le livre de M. Lutterbach se vend chez l'auteur, rue Saint-Honoré, 197.

—

J'ai entendu un peu de musique par ces derniers temps, et j'ai fait quelques observations. La première, c'est celle-ci : La musique tend de plus en plus à être remplacée par du bruit, la puissance de l'orchestre est de plus en plus formidable, et on a l'air de ne pas s'apercevoir d'une chose qui est cependant inévitable et indiscutable, — à savoir : qu'il n'y aura bientôt plus de chanteurs possibles.

Autrefois le chant était le principal; l'orchestre, l'accessoire. Les instruments se groupaient autour de la voix humaine et l'accompagnaient. — Aujourd'hui, la voix du chanteur n'est plus qu'un des instruments de l'orchestre, quelque chose qui a la valeur, tantôt de la petite flûte, tantôt du triangle. — Or nous n'en resterons pas là ; bien plus, nous n'en sommes déjà plus là : on augmente d'abord le nombre, ensuite la puissance des instruments fabriqués de main d'homme; mais la voix humaine est restée stationnaire. — Les efforts que fait un chan-

teur l'usent en trois ans. — Nous jouissons quelques mois d'une belle voix, et ensuite nous payons chèrement ce plaisir en assistant à sa ruine pendant plusieurs années; si bien que si nous faisons le bilan de tout chanteur célèbre qui se retire, il nous a donné plus de sensations pénibles que de sensations agréables.

Il faut donc aujourd'hui, si l'on veut continuer le même système, donner à nos chanteurs le masque des comédiens antiques, qui grossissait la voix et lui permettait de remplir les vastes amphithéâtres des Romains, — ou bien renoncer à la voix humaine, et faire des chanteurs de bois ou de cuivre qui, eux, pourront suivre les progrès et la puissance nouvelle des autres instruments.

C'était cependant une belle musique que la voix humaine. Depuis Duprez, surtout, nous sommes accoutumés à la pénible sensation d'entendre les chanteurs donner un peu plus de voix qu'ils n'en ont, et vomir avec effort des notes douloureuses cruellement arrachées de leurs entrailles. Il est fort agréable d'entendre un chanteur, avec la conviction qu'il ne va pas tout à fait au bout de sa voix , et que le chant est pour lui un art et non un supplice, comme celui que s'imposent les faquirs, qui, pour attirer l'admiration et les aumônes, s'asseoient à nu sur des

clous, au milieu des places publiques, et se font sur les bras des incisions avec des couteaux.

Une seconde observation que j'ai faite, c'est sur l'injustice de la critique que font les littérateurs de tous les poèmes d'opéra : ils exigent que la poésie des libretti soit de la vraie poésie, qu'elle soit neuve, correcte, élevée, etc., etc.

Pourquoi, d'abord, ferait-on des paroles avec tant de soin, puisque, loin que le public les entende, ce n'est que par intervalles qu'il entend même les voix? Mais il est une autre objection à faire à ces sévères critiques :—la belle poésie est une musique elle-même, et n'a pas besoin de musicien : quelque modéré que fût l'orchestre, quelque nettes que fussent les voix, quelque soigneux que fussent les chanteurs, on perdrait toujours quelque chose des paroles. — Ce qu'on n'entendrait pas rendrait impossible à comprendre ce qu'on entendrait. Donc il faut éviter, dans un poème destiné à être mis en musique, non-seulement les pensées subtiles et recherchées, et les mots peu usités, mais même les pensées fines et neuves. Il faut faire en sorte qu'une syllabe qu'on entend fasse deviner la fin du mot; qu'un membre de phrase que l'orchestre laisse entendre livre facilement à l'esprit le reste de la phrase que l'orchestre écrase. Il est donc indispensable, pour que le

spectateur puisse suivre un opéra, qu'il n'y soit question que de pensées ordinaires, connues et usitées. De là, on arriverait à dire : — Mais si on ne faisait pas de paroles pour la musique? — Pour ma part, cela me serait bien égal. Vous voyez, du reste, que les Italiens ne s'en gênent guère, et que, dans la liste des sujets qui appartiennent à la troupe, ils placent le poète après tous les chanteurs, entre le troisième régisseur et le lampiste, et qu'ils ne mettent sur l'affiche que le nom du musicien.

—

L'égalité est une des questions sur lesquelles il s'est fait le plus de mensonges et dit le plus de sottises de ce temps-ci.

Qu'est-ce que l'égalité? A quelque distance, un champ de blé, qui abaisse ou relève sous le vent ses ondes blondes et luxuriantes, présente aux yeux une surface plane et égale; mais examinons-la de près.

A peu d'exceptions, les chaumes et les épis sont à la même hauteur; mais les uns ont grandi par la force de la sève, les autres par l'étiolement et la privation de l'air qu'ils sont allés chercher entre les plus grands qui les étouffaient; les uns n'ont qu'une tige grêle, les autres en ont cinq ou six gros-

ses; les uns sont pleins et lourds, les autres vides et légers; les uns sont du froment, les autres ne sont que de la paille.

Et, en effet, d'abord la semence n'était pas homogène, tous les grains confiés à la terre n'étaient pas également mûrs, également gros, également sains; quelques-uns avaient été d'avance attaqués et à moitié vidés par les charançons; ensuite, quelques soins qu'apporte le laboureur à éparpiller et à enfouir l'engrais destiné à réparer les forces d'une terre fatiguée, le sol n'est pas partout également fortifié; il est des parties plus ou moins maigres, plus ou moins caillouteuses.

Qu'est-ce que l'égalité? Tout le monde la veut avec son supérieur; personne ne l'accepte avec ceux qui sont au-dessous de lui.

Pour l'un, c'est d'être à son tour le maître; le maître de qui, si tous les hommes sont égaux? Il ne s'en préoccupe pas; il veut être l'égal de ceux qui sont au-dessus de lui, mais il n'aura pas assez de sarcasmes pour ceux de ses inférieurs qui tendront à s'élever.

Écoutez un piéton dans la rue; les clameurs des cochers qui lui crient : Gare! l'agacent et l'irritent; il se retourne, le regard haineux, la voix provocante, et il dit : « Il n'y a donc pas de place? » Et il

veut que ce soit la voiture qui se dérange. Que demain ce soit lui qui, à son tour, sillonne les rues en cabriolet, il ne sera pas moins en colère, mais ce sera contre les piétons qui embarrassent la voie publique et ralentissent sa course, et il dira : « Ils ne peuvent donc pas se ranger et marcher sur les trottoirs! »

Voulez-vous parler de l'égalité politique? Mais c'est un rêve, mais c'est un mensonge, mais c'est une étape sur la route. Mais vous n'en voulez pas. Voici ce que c'est que l'égalité : vous demeurez à l'entre-sol; vous vous fabriquez une échelle dont le premier échelon commence précisément à l'endroit où vous êtes, quoique les pieds touchent à terre; vous appliquez cette échelle sur la maison, vous dites à ceux d'en bas : « Tenez bien l'échelle pendant que je monte, vous monterez après moi. » Vous criez à ceux d'en haut qu'ils sont des égoïstes et de grands criminels parce qu'ils essayent de secouer l'échelle et de vous précipiter; mais ceux d'en bas tiennent bon : vous entrez par la fenêtre à l'étage supérieur. Une fois hissé, vous vous empressez de retirer l'échelle avec l'aide, cette fois, de ceux qui vous reçoivent dans leurs rangs malgré eux, et vous la retirez si brutalement, que vous écorchez les mains de ceux qui vous l'ont tenue et qui voudraient la

retenir pour grimper à leur tour. Cela fait, vous vous occupez de jeter par la fenêtre ceux avec lesquels vous réclamiez l'égalité ; pendant ce temps, un autre d'en bas a reconstruit une échelle semblable à la vôtre ; il fait les mêmes discours, qui obtiennent le même succès, c'est-à-dire qu'on lui tient l'échelle comme on vous l'a tenue, c'est-à-dire qu'il entre par la fenêtre comme vous y êtes entré, malgré vos efforts pour l'en empêcher ; c'est-à-dire qu'une fois arrivé il tire l'échelle avec votre aide, puis s'occupe du soin de vous jeter par la fenêtre.

Beaucoup de gens bornent leurs vœux à l'égalité qui consiste à ce que tout le monde soit habillé la même chose ; à ce que l'ouvrier ait une redingote pareille à celle du patron, laquelle est semblable à celle du petit rentier, laquelle est semblable à celle du millionnaire.

Sous ce prétexte, tout le monde se déguise en quelqu'un de plus riche qu'il n'est, et cette mascarade ne trompe que les masques : tout le monde veut attraper tout le monde, et chacun n'attrape que soi-même.

Ah ! vous prenez cela pour de l'égalité !

Mais c'est la plus triste, la plus misérable des inégalités. L'homme riche trouve en se réveillant ses beaux habits, toujours neufs, tout brossés, au pied

de son lit; il lui vient de beaux habits, comme il pousse une épaisse toison au bélier, comme il pousse des plumes de topaze, de rubis et d'émeraude au colibri.

Que le riche et le pauvre se rencontrent le soir, dans le même salon, avec des habits semblables.

Le premier est frais et dispos; il n'a pas l'esprit fatigué ni inquiet; il porte avec aisance des habits qui ne lui ont coûté ni soucis ni privations, qui seront tout naturellement remplacés par d'autres quand ils auront perdu leur fraîcheur ou ne seront plus à la mode.

Le pauvre a évité de passer par la rue où demeure son tailleur; le matin, le bottier lui a apporté une note qu'il n'a pu acquitter, et que ledit bottier ne compte pas laisser augmenter; ses habits lui représentent mille privations, mille inquiétudes; il lui semble que son soulier a craqué; il jette sur son pied des regards inquiets et furtifs; il tombe sur lui de la cire d'un lustre; il n'a plus de gaieté, plus d'entrain, plus d'esprit; cela se nettoiera-t-il bien? Il tâche de savoir si c'est de la bougie de cire, qui se dissout avec de l'esprit-de-vin, du suif raffiné, qui s'enlève avec du papier brouillard et une pelle rouge; une pelle rouge! grand Dieu! et si l'on allait brûler l'habit! il fera l'opération lui-même.

Mais ne lui parlez plus de politique, ni d'art, ni de littérature, ni d'amour; il ne comprend plus, il est absorbé, il croit entendre la pluie, il lui faudra prendre une voiture ou gâter ses souliers vernis. Que faire? Prendra-t-il, ne prendra-t-il pas la voiture?

Et les femmes donc : en voici deux qui passent dans la rue; toutes deux sont habillées à peu près de même; toutes deux se sont retournées et ont jeté l'une sur l'autre ce regard féroce qui voit tout, des talons du brodequin à la plume du chapeau, ce regard qu'échangeraient deux chevaliers armés de toutes pièces au moment d'en venir aux mains.

Cependant l'une est riche et l'autre est pauvre; la première n'a eu, pour se procurer ces vêtements somptueux, qu'à aller les choisir dans les magasins, comme une bergère d'idylle

Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornements;

et l'autre, que d'inventions ingénieuses, que d'économies sordides, que de privations imposées non-seulement à elle-même, mais aussi à son mari et à ses enfants! et ces hideuses dettes qui avilissent les femmes bien plus encore que l'homme, et, bien pis que tout cela, les exemples en sont au-

jourd'hui innombrables, cette femme, dont le cœur était honnête, cette femme, qui aimait son mari, après qu'elle l'a forcé à un travail au-dessus de ses forces, après qu'elle l'a poussé à des entreprises hasardeuses, à des tentatives où il joue son honneur, l'honneur de son nom et du nom de ses enfants; quand il lui est bientôt démontré que ses efforts sont impuissants et que cela ne suffit pas, — le luxe monte comme une marée d'équinoxe, — et pourtant il faut qu'elle soit vêtue « comme tout le monde, » c'est-à-dire comme les plus riches; alors, honnêteté, pudeur, amour conjugal, amour maternel, elle renonce à tout, il faut de belles robes à tout prix : elle se vendra pour les avoir. Oh! alors elle sera fière et heureuse. Et vous appelez cela de l'égalité!

Comme tout le monde! Et pourquoi étendre ainsi votre horizon? pourquoi ne pas vous contenter d'être assez bien vêtue pour être jolie? pour paraître belle aux yeux d'un mari ou d'un amant? Quel est le résultat de tant de soucis et de tant de honte, quelquefois? Exciter l'envie et la critique des autres femmes que vous ne connaissez pas, qui passent une fois par hasard auprès de vous dans la rue. C'est doux, j'en conviens, c'est un beau triomphe! Mais ne le payez-vous pas un peu cher en

descendant si bas, sous prétexte d'atteindre à l'égalité ?

L'égalité ne serait-elle pas de plaire également à un homme choisi par vous, d'être également l'orgueil, la joie de la famille, l'ange du foyer, même le plus petit, la reine heureuse et aimée de la maison, quelque humble qu'elle soit ?

La brune violette, améthyste vivante,
Dans l'herbe épanouit sa corolle odorante.
Sur ses rameaux armés qui protégent les nids,
L'aubépine en parfums amers et doux s'exhale,
Cependant sur l'étang le nénufar étale
Et son large feuillage et l'orgueil de ses lis,
Tandis que, du sommet d'un arbre où sa fleur grimpe,
Le chèvre-feuille épand son parfum enivrant.
Qui fait songer parfois qu'il descend de l'Olympe,
L'arome du nectar que Jupin souriant
Aura laissé tomber de sa coupe trop pleine.

Dans le sable brûlant de la rive africaine,
Sous les plus chauds baisers du plus ardent soleil,
Le cactus ouvrira son calice vermeil,
Tandis que de Daphné les petites fleurs vertes
Aiment des bois obscurs les retraites couvertes,
Où pour le rossignol mûrissent leurs grains noirs
Que leur paye en chansons le poète des soirs.
La giroflée, aux jours froids — lance de sa gousse
Ses graines, petits œils noirs que sème le vent,
Que couve le soleil, — Il arrive souvent,

Lorsque revient avril et son haleine douce,
Que l'une en un bon sol tombe, végète et pousse,
Vigoureuse, touffue et d'un beau vert vivant;
Et qu'une autre, emportée au hasard, se cramponne
Au sommet lézardé des ruines d'un mur.
Quoique petite et grêle, elle aura sa couronne;
Ses fleurs d'or brilleront sur un beau fond d'azur;
Et, demandant au ciel la fraîcheur refusée
Par la terre marâtre, — à ce beau ciel si pur
En doux parfums ambrés renverront sa rosée.

Voilà l'égalité, tout a sa place et vit,
Libre, heureux, tout sent bon et tout s'épanouit.

Vous voyez que je ne me gêne pas; je vous dis des vers, c'est un peu familier; mais vous m'excuserez : il m'arrive quelquefois que la pensée prend cette forme presque malgré moi; et, d'ailleurs, on ne se gêne pas avec ses amis.

Continuons, et surtout finissons.

Au point de vue social et politique, vous avez droit à l'égalité devant la loi ; nous examinerons quelque autre jour ce sujet. Excepté cela, vous n'avez aucune égalité à réclamer. Il dépend de vous d'être l'égal de tout le monde, mais à condition que ce n'est pas sur le plus ou moins d'argent qu'ils ont que vous appliquerez leur nom aux hommes. C'est ainsi que l'on fait aujourd'hui, et c'est une

tendance subversive de tout ordre et de toute société.

J'ai vu un magistrat, qui ne reçoit pas six mille francs par an, être appelé à prononcer sur cette question : « Un acteur comique, dont la valeur consiste surtout en cela : qu'il est mal bâti, qu'il a le nez très-long et l'air stupide, est-il suffisamment rétribué par des appointements de trente mille francs par an ? »

Eh bien, le magistrat prononça négativement en faveur de l'acteur, sans s'inquiéter le moins du monde de ce que ce personnage était dix fois plus richement rétribué que lui.

La retraite d'un général de division, eût-il sauvé dix fois son pays, est de six mille francs. Un ténor attend, pour quitter le théâtre, à avoir cent mille francs de rente.

Le magistrat et le général ont besoin de croire que les hommes sont classés autrement que par l'argent, sans quoi tout magistrat un peu laid, tout général d'une voix agréable, se feraient acteur comique ou ténor.

Mais cependant, et surtout aujourd'hui, le plus grand nombre croit que l'égalité consiste à ce que tout le monde fasse la même chose, à ce que tout le monde soit riche. Mais, si tout le monde suit le même

sentier, on se pressera, on se coudoiera, on se marchera sur les talons, on se bousculera; pourquoi ne pas prendre divers chemins?

Un laboureur habile est l'égal d'un habile orateur et d'un poète de talent, d'un savant médecin.

Un mauvais poète, un orateur médiocre, un médecin ignorant, ne sont pas les égaux de l'habile laboureur.

Une fois cette vérité établie, acceptée, nous ne verrions plus le laboureur choisir entre ses fils, garder avec lui, pour lui donner son état, le moins intelligent de tous, et vouloir faire des autres un avocat, un médecin, un marchand, ou tout au moins un huissier, — les paysans aspirent l'*h*, dans le mot huissier, par respect. — Un laboureur peut et doit être savant; il n'est guère de science qui ne puisse lui être utile, et les bœufs n'en laboureront pas plus mal parce qu'il les excitera en bon français, ou les guidera en se récitant les vers des poètes latins :

> Felices nimiùm, sua si bona norint
> Agricolas.....

ou

> Beatus ille qui procul negotiis,
> Ut prisca gens mortalium,
> Paterna rura bobus exercet suis.

Le ménage n'en ira pas plus mal si la femme est musicienne, et si, le dimanche, ils chantent et lisent ensemble.

Mais combien de temps ces idées mettront-elles à s'introduire dans les cerveaux? Un philosophe l'a dit ; une idée juste est un coin qu'il faut faire entrer par le gros bout.

Un jour que je dînais au Havre, chez un ami que sa position et ses goûts portent à voir nombreuse compagnie, je me trouvai, par hasard, assis à côté d'une femme assez belle et assez jolie pour une Havraise. — Les femmes s'ennuient tellement au Havre, qu'elles sont presque toutes laides. — Nous ne nous connaissions pas; mais mon métier, qui me met un peu en vue, la solitude dans laquelle je vivais à la campagne, et aussi la jalouse avidité avec laquelle on accueille les fables les plus absurdes, les calomnies les plus saugrenues sur un homme qui fait des livres, me rendaient pour ma voisine un objet de curiosité. Elle se familiarisa doucement, comme fait un enfant avec un gros chien : il ne le touche d'abord qu'en tremblant et en hésitant, le flattant doucement de la main ; mais, si le chien ne grogne pas, l'enfant passera à de petites tapes et finira par lui tirer les oreilles.

Ma voisine me questionna à propos de quelques-

uns des contes qu'on lui avait faits à mon sujet; je lui répondis avec bienveillance et un peu plus de gaieté qu'elle n'en vit paraître. Enfin elle devint hardie : « Mon mari me disait encore hier, dit-elle, qu'il ne comprenait pas comment vous alliez avec tout le monde. Il vous a rencontré l'autre jour donnant le bras au pilote Lefèvre, de Quillebœuf.

— Madame, lui demandai-je, votre mari n'est-il pas ce gros homme qui est à côté de la maîtresse de la maison ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, madame, vous me ferez le plaisir de lui dire de ma part que je ne vais pas avec tout le monde : par exemple, on ne m'a jamais vu et l'on ne me verra jamais avec lui. »

En effet, le gros homme en question était un négociant riche, il est vrai, mais dont la fortune passait pour médiocrement innocente et était notoirement attribuée à des succès peu honorables, tandis que le pilote Lefèvre, de Quillebœuf, est un marin très-instruit, très-habile, et qui, aux jours de fête, porte sur sa poitrine deux médailles d'argent et une médaille d'or, sur lesquelles il est écrit qu'il a sauvé vingt-sept hommes au péril de sa vie.

Eh bien, c'est de très-bonne foi que le gros homme se croyait très-supérieur à Lefèvre; c'est de

très-bonne foi que sa femme partageait son opinion; c'est de très-bonne foi encore que Lefèvre lui-même se croyait l'inférieur du gros homme.

—

Un jour que je me promenais dans les prairies du Calvados, je vis un grand troupeau de moutons qui tondaient de près les fossés ou du moins ce qu'on appelle fossé en Normandie, c'est-à-dire la butte que forme la terre retirée du fossé, et sur laquelle sont plantées les haies d'aubépine, ces murailles vertes et parfumées.

Je saluai le berger, comme il est d'usage, en lui disant : « Bonjour, berger! » car tout le monde sait que si on oublie cette politesse, et si on attend que le berger vous dise le premier : « Bonjour, monsieur! » on a tout à craindre de ces hommes, dont la puissance surnaturelle ne connaît qu'une seule borne, à savoir : ils ne peuvent cesser d'être bergers et pauvres, et gagner plus de dix sous par jour.

En même temps que les moutons et le berger, je vis un homme vêtu en bourgeois qui contemplait les moutons d'un air rêveur, et comme je reconnus cet homme pour l'avoir autrefois rencontré dans une maison où il lisait de petits vers de sa façon,

je crus que le moment n'était pas opportun pour l'aborder, ou même se laisser aborder par lui. Tout dans son air indiquait qu'il était en proie à un accès bucolique, et comme je sais à peu près tout ce qu'on peut dire à propos de moutons, j'essayai de continuer ma route d'un air distrait sans faire semblant de l'apercevoir; mais il m'avait vu, et, par une marche adroite, il coupa mon chemin et m'adressant la parole :

— Vous passez bien fier aujourd'hui, me dit-il.

— Je passais humble, au contraire; il me semblait que vous faisiez des vers, inspirés par les moutons, et je craignais de vous déranger.

— Des vers... ma foi non.

— Je vous en ai cependant entendu lire qui avaient beaucoup de succès; et, vous voyant dans l'attitude de la méditation, les yeux attachés sur ce troupeau, je croyais...

— Non, je me disais ceci : Il y a là cent moutons; eh bien, de tous ces coquins-là, il n'y en a peut-être pas un qui soit tendre.

—

M. Jasmin, le poète-coiffeur d'Agen, a un immense avantage sur tous les écrivains contempo-

rains : outre l'admiration légitime et probable du très-petit nombre de gens qui entendent ce qu'il écrit, il récolte les sympathies de tous ceux, et le nombre en est grand, qui ne trouvent beau que ce qu'ils ne comprennent pas. — Il est comme l'ébène, il brille par son obscurité.

Ce n'est pas tout; une des formes les plus ordinaires de la haine et de l'envie contre les talents contemporains est une admiration violente, fanatique, des morts et des étrangers.

C'est à ce titre qu'Homère est resté le premier des poètes et qu'il n'est permis de lui comparer personne. Avant Perrault, on ne parlait mal des anciens qu'avec la circonspection dont usent les conspirateurs quand ils jasent sur le gouvernement; on ne le disait que tout bas : Homère dort quelquefois.

Un certain abbé Fraguier fit un vœu public en latin de lire tous les jours mille vers d'Homère, en expiation des critiques hardies que se permettait M. de la Motte, et pour détourner les malheurs qui pouvaient tomber sur le pays.

En effet, Homère non-seulement est mort, mais il n'est pas prouvé qu'il ait jamais existé; il devait passer dans l'admiration avant ceux qui ne sont que morts.

Aujourd'hui, c'est parce que je suis seul, isolé, hors de France, que je me permets de dire que je mets les *Parents pauvres*, de Balzac, que je viens de relire, au-dessus de l'*Odyssée* d'Homère. Et pourtant Balzac est mort. On ne me dira peut-être pas grand'chose; il n'en a pas été de même quand je l'ai mis tout vivant sur la même ligne que Molière.

—

Mais redescendons à M. Jasmin.

On présentait à Malherbe un homme qui savait la langue punique et avait traduit le *Pater* en cette langue. « Belle malice! dit Malherbe; je vais traduire le *Credo*. » Et il jeta rapidement une suite de mots rauques et barbares, imaginés au hasard : « Prouvez-moi maintenant, dit-il, que ce n'est pas là le *Credo* en langue punique. »

Le roi Louis-Philippe n'aimait pas la littérature contemporaine; ayant un jour invité à dîner M. de Lamartine avec d'autres députés, il ne se rappela pas qu'il avait en face de lui un grand poète, ou feignit de ne pas se le rappeler. Eh bien, ce même roi Louis-Philippe a comblé M. Jasmin de caresses; il lui a donné « une montre avec des breloques en

graines d'Amérique, » disent les journaux officiels de ce temps-là, — lesquels sont les journaux officiels de ce temps-ci.

—

M. Jasmin n'a pas mis de crêpe à sa montre quand le roi Louis-Philippe est parti ; avec la souplesse et la gentillesse du chat, il est resté fidèle seulement à la maison, sans se préoccuper du changement de locataire. Jusque-là, rien de mal ; il n'est pas le seul, et d'ailleurs un poète a bien le droit de ne pas se mêler de politique.

Mais ce qui n'est pas moins bien, c'est la manie qu'a M. Jasmin de protéger M. Baze, ancien questeur de l'Assemblée législative, aujourd'hui en exil, et de le protéger malgré lui. En vain M. Baze lui crie et lui écrit : « Mais, mousu Jasmin, je ne vous ai pas demandé votre protection ; mais, mousu Jasmin, je ne veux pas de votre protection ; mais, mousu Jasmin, je ne veux pas que vous demandiez grâce pour moi ; mais, mousu Jasmin, je ne veux pas de grâce. »

M. Jasmin ne fait aucun cas des réclamations de M. Baze, et, chaque fois que M. Jasmin se trouve en contact avec quelque puissance, il embrasse ses

genoux et demande quelque chose pour M. Baze.

Si M. Baze était rentré en France, je suis sûr que M. Jasmin, ne pouvant plus demander sa rentrée, ne le délivrerait pas pour cela de sa protection inexorable et acharnée.

M. Jasmin est comme ces chiens de Terre-Neuve qui, trop bien élevés, ne peuvent voir un homme qui se baigne sans se jeter à l'eau, se précipiter sur lui, le saisir par où ils peuvent, et sauver au moins son nez, qu'ils rapportent à terre en remuant la queue.

M. Jasmin ressemble encore à ces pauvresses qui louent des enfants pour exciter la sympathie publique.

Que M. Baze rentre en France, et le rôle de M. Jasmin ne sera pas terminé pour cela ; qu'il rencontre M. le directeur des contributions indirectes, il se jettera à ses genoux en criant : « Donnez au poète un bureau de tabac pour M. Baze ; » s'il rencontre M. Nestor Roqueplan, il gâtera de ses larmes le vernis des bottes du directeur de l'Opéra, en disant : « Je suis Jasmin, donnez-moi un billet d'amphithéâtre pour M. Baze.

On le verra se promener par les rues avec une besace, en se faisant donner de porte en porte quelque chose pour M. Baze.

Je n'ose pas espérer que la lettre noble et sévère que M. Baze vient d'infliger à M. Jasmin arrête ce zèle inflexible. — M. Jasmin n'est pas toujours adroit; et je me rappelle que mon frère Eugène m'écrivait, il y a quelques années : « Je me suis fait raser chez Jasmin, le poëte d'Agen ; il m'a rasé en me disant des vers, — et il m'a coupé en me rasant. »

—

On m'a conté une belle parole d'une vieille femme ; cette parole a une noblesse et une grandeur toute romaine et spartiate, et je plains ceux qui, en l'entendant, ne ressentiraient pas un petit frisson à la racine des cheveux.

Un des devoirs dont les amis en général s'acquittent avec le plus de soin et d'enthousiasme, c'est évidemment de vous rapporter tout ce qu'ils ont pu entendre, lire ou apprendre qui puisse vous blesser ou vous affliger.

Supposez le plus obscur, le plus inconnu, le plus anonyme, le plus souterrain des journaux ; que n'importe qui y glisse sournoisement deux lignes malveillantes, dans lesquelles vous ne seriez désigné

que par des initiales, ou même des astérisques ou des étoiles.

Il se trouvera toujours un ami qui trouvera ce journal, qui le lira, qui vous devinera sous les initiales, qui comptera soigneusement le nombre des étoiles, pour voir si ce nombre, selon l'usage antique, est égal au nombre de lettres sous-entendues, puis il viendra vous apporter cet ennui, ce chagrin, cette insulte déterrée par lui ; il apportera chez vous ce moustique errant et égaré dont vous n'auriez jamais entendu parler, et il vous l'appliquera sur le peau.

Toujours est-il que cette vieille femme a un fils, que ce fils porte comme elle un nom historique par lequel il était naturel de le supposer engagé et obligé.

Mais la lumière s'est faite aux yeux de ce fils ; il a cru devoir faire des transactions, renoncer au passé, au bénéfice, sinon de l'avenir, au moins du présent ; en un mot, abandonner les sentiers où il avait longtemps suivi ses pères, et s'engager seul et résolûment sur une grande route nouvellement percée.

A la vieille femme fidèle aux traditions de sa famille on avait cru devoir cacher ce qui, dans ses idées soudées et durcies comme ses os, aurait eu l'air d'une apostasie. Mais il s'est trouvé, comme je

le disais tout à l'heure, un ami qui est venu lui apporter cette douleur.

— Ça n'est pas vrai, dit-elle.

— Oh! mon Dieu! reprit l'ami, il n'est pas le seul, d'ailleurs, et ***, dont le nom était également un engagement, a prit le parti de suivre la foule.

— Oui, dit-elle; mais lui, du moins, il a attendu que sa mère fût morte.

—

Lors de la distribution des récompenses décernées aux artistes peintres, sculpteurs, etc., il s'est passé plusieurs choses qu'il me serait impossible de ne pas approuver, attendu que les *Guêpes* les avaient souvent provoquées :

1° L'abandon de décerner des honneurs clandestins, c'est-à-dire d'envoyer sournoisement les médailles à domicile;

2° L'engagement pris par le prince Napoléon-Jérôme Bonaparte de récompenser le talent, d'encourager les dispositions et d'abandonner les médiocrités à elles-mêmes; elles n'ont pas besoin d'encouragement, elles ne se découragent jamais;

3° Le premier exemple d'un jeune peintre envoyé, non pas toujours en Italie et à Rome, cette

patrie du poncif, mais en Allemagne, en Espagne et dans toute l'Italie.

Il a été parlé en outre, mais moins heureusement selon moi, comme d'un grand encouragement, des nombreuses batailles qui se font en cè moment, et qui présentent aux peintres une immense surface à couvrir. C'est un peu comme si l'on disait aux poètes : « Ce temps est heureux pour vous ; préparez des chefs-d'œuvre, on vient de faire une immense commande de papier blanc. »

—

On a reproché aux Français de demander trop de talent et de capacité pour les petites places, et de n'en pas exiger assez pour les grandes. — Dans le même ordre d'idées, on est surpris et affligé à la fois de ce que dépense de ruse et d'esprit un saltimbanque pour ramasser un franc de vingt pièces, tandis que d'autres paillasses gagnent des millions avec des moyens usés, bêtes, grossiers, qui feraient siffler l'escamoteur sur la place où il a établi son théâtre.

On ne rencontre presque plus de ces orateurs dans les carrefours ; ne vous hâtez pas de croire que le public, devenu difficile, ne ferait plus un cercle

épais autour d'eux; le public ne fait jamais guère que changer de crédulité.

Mais voici ce qui est arrivé : on a d'abord ri de l'éloquence et du *boniment* au moyen duquel ils vendaient aux passants pour deux sous de quelque chose; puis on a fini par en rire tout haut et par les admirer tout bas.

Puis on les a imités; — la *réclame* n'est autre chose que le *boniment*. On l'a appliqué aux affaires industrielles avec le plus grand succès. Les saltimbanques travaillent aujourd'hui dans les salons et dans les assemblées. Ceux-là mêmes qui avaient si péniblement gagné des sous, lorsqu'ils se sentent fatigués, usés, quittent le carrefour et ont un salon où ils gagnent des millions. Ce que je dis n'est pas une exagération quant à ceci, c'est que l'on applique aujourd'hui aux affaires dites sérieuses et industrielles exactement le procédé des anciens marchands de poudre à gratter et d'élixir pour les dents.

—

Voici, par exemple, une faute que n'eût jamais faite un de ces industriels aujourd'hui débordés.

Un marchand d'éloges, — vulgairement un entrepreneur d'annonces, — met à la quatrième page

des journaux, et l'une au-dessus de l'autre et sans séparation les deux notes que voici :

« Nous publions les noms et les adresses des maisons de commerce les plus recommandables sous le rapport de l'excellence des produits et de la probité. — Les étrangers feront bien de consulter cette liste, etc. »

Et immédiatement après :

« Ceux de MM. les négociants de Paris qui voudront faire mettre leur nom dans cette liste auront à payer 40 centimes, — soit, dans sept journaux, 12 fr. 50 par mois. »

D'où il ressort que toute maison est recommandable pourvu qu'elle donne huit sous à M. ***. — Il faudrait qu'un marchand n'eût pas huit sous dans la poche des autres pour se priver d'un publicisme aussi fructueux et aussi honorable.

—

La maladie de la vigne, qui sévit dans le monde entier, pourrait bien faire disparaître cette variété rare, précieuse, du vin qui se faisait avec du raisin.

Beaucoup de personnes se demandent avec un effroi exagéré : « Que va-t-on devenir ? Que va-t-on boire ? Avec quoi va-t-on s'enivrer ? »

Il y a longtemps que l'on a appris à se passer du raisin pour faire du vin, et j'ai lu dans une instruction secrète d'un marchand de vin à son fils : — On a fait du vin avec tout, — même avec du raisin.

On a déjà fait un vin nouveau avec la rhubarbe. A-t-on oublié qu'il y a quelques années un savant présenta un mémoire à l'Académie, en prévision de la maladie des betteraves. Il offrait de faire du sucre de lapin, en piquant, en un certain endroit, le crâne d'un lapin, de lui donner une maladie à la suite de laquelle on pouvait extraire du sucre de son sang. Ce n'est pas une plaisanterie, la chose est exacte et consignée dans les *Annales* de l'Académie. On n'a pas oublié peut-être non plus qu'un autre chimiste offrait, dans un procès célèbre, de trouver de l'arsenic dans le fauteuil de M. le président de la cour d'assises et dans M. le président lui-même.

—

On s'étonne beaucoup de la quantité de brevets d'invention demandés et obtenus. L'abaissement de l'amende à laquelle sont condamnés les inventeurs doit les rendre plus faciles à croire qu'ils ont inventé quelque chose. Le brevet a surtout l'avantage

de faire croire qu'on a inventé quelque chose à ceux à qui on compte en vendre, et c'est l'important.

J'ai déjà réussi à faire attacher à la patte des brevets le fameux logogriphe : S. G. D. G., qui a un peu dépassé le poids que j'avais indiqué. J'attends encore qu'on nomme un bibliothécaire des brevets qui, dans l'intérêt des vrais inventeurs et dans l'intérêt du public contre les autres, puisse, au moyen d'un catalogue, dire : « Votre invention a déjà été inventée une ou plusieurs fois. »

—

Entre ces inventions dont s'émerveillent certains journaux, il est à considérer que la plupart ne s'appliquent, en réalité, qu'à des machines pour transvaser l'argent de la poche d'autrui dans la sienne. C'est à ce genre de syphon que la plupart des inventeurs consacrent leurs veilles et leur génie.

J'ai inventé autrefois un inventeur, du moins je l'ai mis en lumière. C'était Sauvage, l'applicateur des hélices à la navigation. Dieu sait que de luttes j'ai eu à soutenir pour lui faire rendre justice ! que d'obstacles à vaincre pour lui faire obtenir une pension ! que d'ennemis je me suis faits pour le défendre ! J'ai triomphé dans les luttes, j'ai surmonté les

obstacles, j'ai battu les ennemis, et tous m'ont pardonné, excepté Sauvage. C'est depuis ce temps-là que j'en sais si long sur les inventeurs et les inventions.

Parmi celles qui ont pris des brevets, combien y en a-t-il qui doivent tourner au détriment des contemporains !

Ces procédés pour faire du vin sans raisin, du café avec toutes sortes de légumes, etc , ont des conséquences très-funestes. Avec du faux vin, on ne trouve dans les fioles et les bouteilles que de fausse gaieté, de faux oubli, de fausse tendresse, de fausse insouciance.

Avec du faux café, on n'a qu'une fausse inspiration, une fausse poésie; avec du faux café, on fait, en dormant, des choses comme en fait M. Dumas, de l'Institut.

—

La vigne s'en va, elle meurt en Italie comme en France : les journaux se sont remplis de soixante et quelques remèdes infaillibles contre la maladie de la vigne ; ce qu'il y a d'infaillible, c'est la maladie. Un de ces docteurs ès vignes a imaginé un procédé ingénieux, et voici comment il raisonne : « Si la

vigne peut être guérie, c'est au moyen de quelque chose qui existe : mais il existe plusieurs choses, et la difficulté est de savoir laquelle. Il faut faire un onguent dans lequel on mettra un peu de tout; il faudra bien que la substance efficace s'y trouve. »

Et, en effet, il donne généreusement au public la composition de son orviétan.

Il y met de la soude, du lard, du verre pilé, des raisins secs, de la limaille de fer, de l'essence de térébenthine, des tomates, du papier brouillard, des œufs durs, de l'huile et du vinaigre, de la sciure de bois, etc., et ainsi pendant une demi-colonne d'un grand journal.

Plusieurs conseils généraux, entre autres celui des Bouches-du-Rhône, ont émis le vœu qu'une récompense nationale soit décernée à celui qui trouvera le remède efficace pour conjurer le sort qui menace la vigne.

C'est une idée parfaitement raisonnable, l'empereur Napoléon l'employait volontiers ; c'est ainsi, je crois, qu'il a fait trouver le moyen de cristalliser le sucre de betterave, au profit de son idée fixe de couper tous les débouchés aux Anglais, à ces énormes épiciers ; c'est ainsi, j'en suis certain, qu'il fit trouver le moyen de filer le lin à la mécanique.

A propos de cette découverte : vers 1844, les

Guêpes s'occupèrent de l'inventeur dont il a été récemment question dans les journaux, sans qu'il fût possible aux lecteurs de bien comprendre de quoi il s'agissait, par la raison simple que ceux qui en parlaient ne le savaient pas davantage.

PARENTHÈSE.

(Rien de si commun que ceci, à quoi beaucoup doivent leur célébrité.

— Quel est cet homme qui passe là-bas?

— C'est le célèbre trois étoiles.

— Ah! le... fameux trois étoiles?

— Oui... qui est si connu de tout le monde.

— Oui... oui... je sais.

Celui qui a annoncé le célèbre trois étoiles, parce qu'on le lui a ainsi désigné à lui-même, s'apercevant que son interlocuteur paraît savoir pourquoi trois étoiles est fameux, voudrait bien le lui demander, mais ce serait avouer la sottise qu'il a commise en proclamant sa célébrité sans savoir en quoi elle consiste; il ne demande rien, sans quoi il s'apercevrait que son interlocuteur n'en sait pas plus que lui, et seulement n'a pas voulu avoir l'air d'ignorer quelque chose que tout le monde sait.

Pourvu que trois étoiles ait un chapeau trop large

ou trop étroit, ou une redingote à brandebourgs l'été, ou qu'il se rase un sourcil, ou que, heureusement doué, il n'ait rien à demander à l'art, et ait naturellement le nez bleu, sa célébrité sera irrévocablement constituée sous quinze jours.)

Mais ce n'était pas le cas de Philippe de Girard, homme de talent et de persévérance.

Voici en deux mots son histoire :

Né en 1775, dans le département de Vaucluse, il s'était déjà fait connaître par quelques découvertes ingénieuses, lorsque l'empereur Napoléon proposa un prix d'un million à l'inventeur de la meilleure machine à filer le lin.

Philippe de Girard ayant résolu le problème en 1810, mais les lenteurs administratives d'abord et la chute de l'Empire ensuite ayant fait qu'il ne reçut rien, c'était une dette nationale que la Restauration se serait honorée en l'acquittant : la Restauration n'y pensa pas. Philippe de Girard fut obligé par la mauvaise fortune de s'expatrier, et fut nommé, en 1826, ingénieur en chef des mines de Pologne.

Il revint pauvre à Paris en 1844. J'appris, par hasard, son histoire, et je crus remplir un devoir en appelant l'attention du gouvernement de Louis-Philippe sur cette dette d'honneur contractée par la France. C'était, comme dit Aristophane, essayer de

faire cuire une pierre, λιθον εψεις. Philippe de Girard mourut en 1845, créancier de son pays insolvable, créancier d'une dette d'honneur !

On a décidé dernièrement, nous l'avons constaté, qu'une récompense allait être donnée à des descendants de cet utile citoyen. C'est une pensée juste et honorable.

Il serait bon, si on propose un prix d'un million à celui qui trouvera un moyen réel de sauver la vigne, d'assurer mieux la récompense et de prendre les mesures nécessaires pour que celui qui l'aura gagnée la reçoive entière et lui-même.

—

C'est une idée qui ne manque pas de grandeur, que celle de dire, dans un besoin du pays : — Que tous les esprits se mettent au travail ; la France fera honoré et riche celui qui trouvera ce dont elle a besoin.

Un ministre de l'instruction publique, M. le comte de Salvandy, avait en ce genre une pensée qu'il n'a pas eu le temps de mettre à exécution, mais qui promettait des résultats féconds. Je n'ai pas oublié ce qu'il me dit un jour à ce sujet.

Il avait remarqué que les livres classiques et les

livres utiles sont, pour la plupart, abandonnés aux mains inhabiles d'esprits médiocres, qui trouvent le moyen de les faire adopter par l'Université, lorsqu'ils sont membres de ladite *alma mater*, ou en s'associant à un membre de l'Université, et dont ils se font ainsi de gros revenus.

J'ai, pour ma part, relevé dans le temps une trentaine de fautes de français enseignées à la jeunesse, avec privilége exclusif et garantie de l'Université, par la grammaire brevetée de MM. Noël et Chapsal.

M. de Salvandy pensait qu'il n'est pas indispensable d'être ennuyeux pour être savant; il voulait faire refaire tous les livres destinés à la jeunesse et au peuple et en créer de nouveaux.

Il voulait prier les écrivains contemporains de choisir quelqu'un de ces livres sur une liste qui en avait été faite et publiée. Il désirait que plusieurs prissent le même sujet. Les sujets traités, un comité élu aurait choisi, sans connaître les auteurs, d'abord le meilleur des ouvrages, et ensuite les meilleures parties des autres ; on aurait refondu ensuite le tout sous la direction de celui qui aurait été jugé avoir le mieux réussi, et le livre aurait été publié ainsi : — par M***, avec le concours de M***, de M*** et de M***.

Le premier prix aurait eu une importance digne

de la nation qui le donnait. Un prix moindre, mais encore très-honorable, aurait été offert à tous ceux dont une seule ligne aurait été jugée digne d'entrer dans l'ouvrage. Ces livres auraient appartenu à la nation, qui les aurait publiés *au prix de revient.*

C'est dans ce but que j'avais fait un petit volume dont il doit y avoir encore quelques exemplaires chez le libraire Blanchard, rue Richelieu, 78, petit volume dans lequel je m'efforçais de détruire, par de bonnes raisons, tous les préjugés populaires, en physique, en morale, en politique; car j'avais remarqué que ceux qu'on appelle les ignorants ont la tête aussi pleine que les autres, mais y logent toute une bibliothèque d'idées fausses.

—

Quelque peu que l'on soit prince, dit une mouche luisante qui voltige comme une étincelle vivante dans les orangers, vers lesquels l'on m'a forcé de chercher un exil charmant; — quelque peu que l'on soit prince, cela doit avoir un côté assez ennuyeux; — l'on ne peut acheter un mouchoir ou manger un gâteau sans que l'industriel qui vous les a vendus mette le lendemain dans les journaux : « M.*** vient

d'être nommé fournisseur de mouchoirs ou de méringues à la crême de S. A. ***.

Mais ce ne serait rien encore ; il est des inconvénients inhérents à la nature humaine auxquels les princes sont sujets comme les simples hommes, ainsi que le fit remarquer un jour, avec des expressions fort vives, le roi Louis-Philippe à un architecte qui, par respect, avait négligé certains détails dans l'appartement particulier des filles du roi.

Or il doit être parfaitement désagréable de voir afficher dans les journaux, qu'un tel est le fournisseur de bonbons purgatifs ou de clysopompes du haut personnage que l'on est.

Mais les marchands ne s'en tiennent pas là. Si tous les princes vivants ont eu l'heureux hasard et la prudence de ne pas tomber dans les traquenards qu'ils tendent au public, ils ne pourront pour cela éviter de voir leur nom accolé à des pastilles mal famées, ou à des ustensiles compromettants, et quelque jour ils liront : « Un tel, fournisseur de moutarde blanche contre les vers de M. le cousin du cuisinier du prince ***. »

—

Ayant jeté une petite lueur phosphorescente sur

cet abus peu respectueux, la mouche ferme ses élytres, ce qui éteint sa lanterne.

—

Holà ! mes guêpes, — comme dit à peu près l'abbesse du *Comte Ory*, — holà ! mes guêpes, venez me secourir. Ici, je ne puis plus vous faire remplacer ; il faut que ce soit votre escadron lui-même qui donne contre l'ennemi.

Voici de quoi il s'agit :

J'ai déjà dit combien deviennent chaque jour plus fréquents les faits d'avortement et de destruction des enfants ; plus d'une fois j'en ai dit et développé les causes ; j'ai accusé les philanthropes économes qui suppriment les *tours* et le mystère. J'ai accusé cette usurpation immorale, par des hommes jeunes et forts, des travaux qui appartiennent aux femmes ; usurpation qui ne leur laisse plus de possibilité de vivre que par la prostitution.

J'ai accusé cette sotte barbarie des mœurs qui fait que, lorsqu'une pauvre fille se laisse entraîner par l'amour qu'elle inspire et par celui qu'elle ressent, lorsqu'elle croit un instant que l'homme qui est à ses pieds n'est pas un lâche, un menteur et un traître, et qu'elle se fie à son honneur ; si cet

homme l'abandonne ensuite sans secours, c'est la victime qui est déshonorée et non son assassin.

Cette autre bêtise de l'opinion, qui fait qu'une fille trompée qui se décide à être à la fois le père et la mère de son enfant, à travailler jour et nuit pour le nourrir, à ne pas manger pour lui donner du pain; que cette fille qui accomplit un acte héroïque qu'il faut recommencer tous les jours, cette fille qui devrait trouver partout de l'appui et de l'admiration, est repoussée de toutes parts et accablée du mépris universel.

Eh bien, j'avoue que j'ai été saisi d'indignation et de pitié en voyant imprimer ces paroles d'un magistrat à une fille citée *comme témoin* dans une affaire d'avortement : « Vous êtes accouchée sans avoir été mariée. » C'est si odieux, que l'on ne pense pas à remarquer que c'est bête. Certes, dans cette circonstance où une autre femme était accusée du crime d'avortement, ce qu'il fallait dire à l'autre, qui, elle, avait mis son enfant au monde, qui, elle, avait bravé la honte pour le voir vivant, qui, elle, avait bravé la misère pour le garder; il fallait lui dire : Vous, vous avez été courageuse, honnête, héroïque; vous vous êtes élevée au-dessus de l'opinion publique en la bravant.

Mais non, un magistrat lui inflige un blâme, une

honte publique, et vous êtes étonnés ensuite, vous, les imbéciles qui infligez la honte aux victimes, vous, les philanthropes qui leur enlevez le mystère, vous, les magistrats qui ne savez pas vous séparer de la barbare sottise du vulgaire, vous êtes étonnés de voir s'accroître sans cesse le nombre des avortements et des infanticides. Je déclare que j'ai la ferme et sérieuse et mathématique conviction que ces paroles imprudentes seront la cause de plusieurs avortements et de plusieurs infanticides.

—

Encore un mot, la justice est bien assez terrible, sans qu'elle ait besoin de faire des grimaces formidables et de grossir sa voix; il y a bien assez de circonstances où elle a à punir, sans qu'elle aille empiéter sur le rôle des prédicateurs; la justice doit être sévère, mais point bégueule; la justice ne doit frapper que ce que frappe la loi. Un magistrat n'a pas besoin de faire des phrases sur « les relations coupables; » tout ce que la loi ne punit pas est innocent à ses yeux, et ces grands airs empesés ôtent de la dignité à la justice.

—

Le sieur Marteaux, marchand boucher, rue Saint-Honoré, 363, est propriétaire de l'ancienne maison Rolland, qui a eu si longtemps l'honneur de fournir le bœuf gras à la curiosité et à l'appétit des Parisiens. Tout le monde a vu, pendant de longues années, le cadavre de cet animal dépecé, accroché à la devanture de la boutique, offrir le spectacle agréable de girandoles de tripes, de guirlandes de boyaux entremêlées de fleurs.

Le corps du bœuf était orné de dessins peints avec du sang et représentant la Permission de dix heures, des drapeaux et des cœurs percés de flèches; cette morgue sanglante, cette exhibition de charogne illustrée, excitait l'admiration des passants, l'orgueil de M. Rolland, et l'envie des autres bouchers, — avec permission de l'autorité.

Eh bien, le successeur de M. Rolland, le maître de cette aristocratique boutique de cadavres, était dernièrement traduit devant la police correctionnelle; non-seulement il avait livré de la viande au poids de laquelle il manquait quatre cents grammes, mais encore il avait opposé une vive résistance au commissaire qui voulait constater le délit.

Il y avait eu quelques injures et une tentative pour ameuter les passants contre l'autorité, etc.; le récit du commissaire tiendrait quatre pages de ce petit livre. Le résumé est que c'est une des plus hardies ventes à faux poids que ce commissaire ait encore vu exécuter par le commerce de Paris. Le tribunal condamne le sieur Marteaux à dix jours de prison et cent francs d'amende.

A la même audience, on condamne à quinze jours de prison et cinquante francs d'amende le sieur Remeuf, boucher à Courbevoie, pour avoir vendu une vache morte de maladie, dont la viande pouvait causer des accidents graves à ceux qui l'auraient mangée.

Une vieille femme succède à ces deux industriels : elle a volé, dans la maison garnie qu'elle habitait, une paire de vieux draps rapiécés ; elle subira quinze mois de prison. Rien de plus juste ; si on n'était pas sévèrement puni quand on enlève le mobilier de ces maisons, elles ne pourraient pas conserver longtemps le titre de maisons garnies. Mais enfin il me semble que M. Marteaux, qui a pris quatre cents grammes de viande appartenant à autrui, puisqu'il en avait reçu le prix, est absolument dans le même cas que la femme Apolline, qui a pris deux draps dont elle n'a pas soldé la valeur.

Tout porte à croire que, si la femme Apolline avait pris, sans les payer, quatre cents grammes de viande à M. Marteaux, elle n'aurait pas été traitée moins sévèrement que pour avoir pris les deux mauvais draps en question.

—

Pourquoi M. Marteaux n'est-il pas puni comme l'aurait été la femme Apolline si elle avait fait ce qu'a fait M. Marteaux ?

—

Pour ce qui est de M. Remeuf, il a volé et empoisonné; aussi subira-t-il autant de jours de prison que la femme Apolline en subira de mois.

—

Attendez, ce n'est pas tout. Le même jour, on lisait, dans les comptes rendus des séances des tribunaux, que le nommé Delamarre était condamné à quatre mois de prison, pour cela seulement qu'il n'a pas de domicile, et qu'il peut répéter cette parole : « Je n'ai pas une pierre pour reposer ma tête. »

Certes, je ne me permets pas de critiquer messieurs de la justice; je dis seulement, je répète, je crie partout que la loi a besoin d'être révisée, qu'elle doit être la même pour tous, que la punition doit être proportionnée au délit, qu'il faut supprimer ces arguties d'avocats, ridicules et odieuses, qui appellent le vol vente à faux poids, et l'empoisonnement sophistication; qu'il faut que l'épicier ou le boucher qui volent la pratique soient punis comme le serait la pratique qui volerait le boucher ou l'épicier; que la boutique ne doit pas être un asile où la peine du délit s'abaisse de plusieurs degrés; une forteresse d'où l'on puisse impunément, comme des anciens châteaux féodaux, rançonner à merci le passant et le voyageur.

—

Les *Guêpes* n'en auront pas le démenti; elles ne cesseront de bourdonner, de piquer, de harceler les gens, que lorsqu'elles auront obtenu cette justice qu'elles réclament depuis si longtemps. Il n'y a aucun moyen de les faire taire; elles changeront, au besoin, de visage et de nom, mais elles continueront la guerre pour trois ou quatre causes qu'il leur reste

à gagner, après qu'elles en ont gagné trois ou quatre en quinze années de bourdonnements opiniâtres.

—

Allez donc, mes guêpes, vous reposer dans les fleurs dont les sucs âcres rendront vos piqûres plus douloureuses ; les beaux lauriers-roses que je vois se détacher sur le bleu de la mer vous offrent un asile dans les courtines pourprées que forment leurs pétales, vous en sortirez plus dangereusement armées.

—

Je vais appeler, pour ce qui me reste à dire aujourd'hui, d'autres insectes qui n'ont pas besoin d'être aussi sévères.

Un hanneton saura bien adresser une petite observation à Méry. Dans un chapitre publié il y a quelque temps dans un journal, Méry raconte qu'Alexandre de Macédoine tourna un moment ses regards vers l'Italie, mais qu'il pensa que Darius lui serait plus facile à vaincre que Papirius Cursor, alors consul.

Or, si je n'ai pas oublié ce que j'ai autrefois en-

seigné à la génération qui me suivait avec tant d'ennui pour elle et pour moi, la guerre contre Darius était complétement terminée en l'an 334 avant Jésus-Christ. Darius fut tué l'an 330, Papirius Cursor fut consul pour la première fois l'an 335, c'est-à-dire cinq ans après la mort de Darius.

—

Dernièrement un employé de la poste a été arrêté pour détournement de valeurs confiées à cette administration.

Un journaliste dénonce la cause de la fréquence de ces vols.

« Il est à remarquer, dit-il d'un air capable, que, dans toutes les affaires de ce genre, c'est pour satisfaire aux coûteuses exigences de leurs maîtresses que des employés ont trahi la confiance dont ils étaient investis. »

Homme perspicace. Il est à remarquer que c'est pour le dépenser qu'on veut avoir de l'argent.

Il faut alors supprimer les maîtresses et ne prendre pour l'administration des postes que des employés eunuques; pourquoi ne pas dire : « Il est à remarquer que les employés ne prennent dans les lettres que l'argent qu'on y met. »

Si la poste ne prenait pas, pour le port de l'argent, un droit exorbitant, on la chargerait d'envoyer des bons qui ne seraient payés qu'au destinataire.

Si, dans toutes les administrations, on n'avait que la moitié des employés inoccupés que l'on a, et si on les payait davantage, ils ne seraient pas aussi tentés de chercher des ressources dans le crime, à cette époque d'égalité de dépenses à laquelle on est parvenu en France.

Que la poste soit responsable des sommes qui sont volées dans ses bureaux, qu'elle abaisse ses tarifs pour le port de l'argent, et on arrivera à un résultat plus vite, plus sûrement et plus facilement qu'en s'en prenant à l'amour.

—

J'ai beaucoup à remercier Jules Janin. C'est lui qui, le premier, m'a envoyé dans le temps une lettre de condoléance, lorsqu'un autre ami, mon chien Freyschütz, me mangea il y a douze ans. Cette fois, il a appris que je voulais vendre mon jardin et ma maison de Sainte-Adresse, et il a écrit dans le *Journal des Débats*, à ce sujet, des lignes qui m'ont vivement touché. Janin, seulement, s'est trompé sur un point; notre tendresse commune pour Virgile l'a

égaré. Je ne suis pas chassé de Sainte-Adresse par le vétéran d'Auguste, et, grâce à Dieu, ces animaux noirs qu'on appelle huissiers n'ont pas à se mêler de la maison que je quitte. J'abandonne Sainte-Adresse de mon plein gré, quoique avec de profonds regrets. Les causes qui me chassent peuvent être un charme pour d'autres. Les chemins de fer ont mis Sainte-Adresse à la porte de Paris, et, grâce en grande partie à mes bavardages, à mes ramages, comme j'entendais dire dernièrement dans les Ardennes, la charmante petite vallée est devenue fort à la mode, et est, tous les étés, le rendez-vous d'une société très-brillante. Mais, semblable au Bas-de-cuir de Cooper, je recule à mesure que la civilisation arrive.

—

Il est, à propos de Sainte-Adresse, une anecdote dont je n'ai jamais parlé et que je puis conter aujourd'hui sans inconvénients. Dans les *Mémoires de la reine Hortense,* publiés par madame Parquin, la reine raconte qu'elle a visité ce jardin, appartenant alors à madame Ferey. Elle parle assez longuement de Sainte-Adresse, — cette vallée suisse, dit-elle, qui a l'Océan pour lac.

Lorsque la reine Hortense dut aller à Sainte-

Adresse, on lui fit la galanterie, dès la veille, de réunir tout ce qu'on put trouver d'hortensias dans les environs et de les planter tous dans le jardin.

Beaucoup moururent. Quelques-uns furent arrachés dans les révolutions que subissent les jardins comme les États. Une seule touffe est restée, auprès d'un ruisseau qui traverse le jardin. Cette touffe d'hortensias a pris des dimensions inusitées ; elle a sept pieds de haut, occupe un espace fort large, et mon jardinier y a compté quatre cents têtes de fleurs roses.

—

Du temps que j'appartenais au terre-neuvien Freyschütz, et un jour qu'il m'avait mené promener sur le boulevard, nous vîmes un gros perroquet, un ara rouge, jaune et bleu, qui, au bas de son échelle, cherchait du chènevis échappé à son bec. Freyschütz fit un bond vers l'oiseau, qui se hâta de regrimper au haut de son bâton, et, les ailes frémissantes, les plumes du dos hérissées, celles de la tête redressées en huppe, s'écria : *As-tu déjeuné, Jacquot?* Cette question pouvait paraître raisonnable ; en voyant en effet le molosse venir à lui, on comprend que le perroquet désirait savoir si c'était la curiosité ou l'appétit qui le rendait l'objet de l'at-

tention de Freyschütz, et qu'il se serait livré avec plus de sécurité au plaisir d'être admiré si l'énorme bête avait suffisamment déjeuné.

Hélas! il n'y avait pas tant de raisonnement dans ce que disait le perroquet. Les perroquets sont comme les hommes; ils disent plus de paroles que de choses, et leurs discours, le plus souvent, sont une forme vide d'une pensée absente.

Quant un perroquet a peur ou est joyeux, il a hâte de dire tout ce qu'il sait, au hasard, pêle-mêle, et dans cette circonstance l'ara avait eu du bonheur probablement, surtout parce qu'il ne savait que cela. Ce succès littéraire rappelle celui d'un des derniers grands seigneurs nommés à l'Académie française par préférence à Balzac, et dont on disait, pour justifier l'élection, qu'il avait « cultivé discrètement les muses. »

Je ne laisserai pas échapper cette occasion de me vanter d'avoir écrit longtemps avant la mort de Balzac :

« L'Académie de notre temps veut avoir aussi son Molière à ne pas nommer. »

C'est donc à l'excès de la joie qu'il aura éprouvée en assistant à un grand bal récent qu'on doit attribuer la confusion d'idées d'un feuilletoniste qui disait un de ces derniers jours : « Madame ***

se faisait remarquer par la simplicité de sa toilette; elle avait une robe blanche et un diadème de diamants sur la tête. »

—

Il y a bientôt quinze ans que, fier des institutions dont s'honore la France, et faisant de ma plume ce que M. Prudhomme fait de « son sabre qui sera le plus beau jour de sa vie, » c'est-à-dire ne le tirant du fourreau que pour défendre ses institutions... ou pour les combattre, je me suis donné la mission d'expliquer certains verdicts du jury, qui pourraient prêter à gloser à la malveillance. Quelques-uns de ces verdicts m'ont donné assez de peine et de travail, je puis l'avouer ici où nous sommes entre amis, ici où il n'entre que les lecteurs des *Guêpes*, amis connus et inconnus pour lesquels je n'ai rien de caché et qui voient ma pensée jusqu'au fond de mon esprit. Je ne me découragerai pas plus sur ce point que sur plusieurs autres; je ne laisserai pas passer un seul verdict qui pourrait aux lecteurs superficiels sembler un peu étrange, sans l'élucider, l'expliquer et le justifier.

Sérieusement, pour que l'institution du jury, institution libérale dans la meilleure acception du mot,

portât tous les fruits de justice et d'impartialité qu'on est en droit d'en attendre, il faudrait qu'on laissât l'intelligence des jurés fonctionner avec une entière liberté.

En effet, si le juge, dont les yeux sont exercés, a parfois bien du mal à débarrasser la vérité des nuages que les avocats amoncellent autour de sa chaste nudité, le juré, juge depuis ce matin, armé seulement de sa conscience, éclairé de lueurs crépusculaires, a bien plus d'efforts à faire pour ne pas se laisser entraîner par des phrases, des tropes et des effets, sur lesquels il n'est pas blasé comme le juge de profession.

Quand le juré a entendu l'avocat d'une part, et d'autre part l'organe du ministère public, il peut lui arriver de rester fort embarrassé, comme Henri IV, qui, après avoir entendu un prédicateur pour la religion catholique, s'écria : Ventre-Saint-gris! il a raison. — Le défenseur de la religion réformée prit la parole à son tour. Le roi de Navarre prêta à ses arguments une oreille attentive, puis quand il eut fini : — Par ma mye, dit-il, celui-ci a également raison !

Voici, en effet, ce qui se passe au palais. La justice est représentée par les magistrats ou le jury; les avocats opposés dans les causes civiles, les avo-

cats et le ministère public dans les autres, se présentent devant la justice. Il faut reconnaître que, parfois, quelques membres du parquet avaient autrefois une assez mauvaise habitude, je dis autrefois, car depuis longtemps, je n'ai assisté à aucun débat judiciaire, si ce n'est deux fois en six mois; mais comme j'étais celui dont on discutait l'innocence, il m'est interdit d'en parler.

Cette mauvaise habitude qu'avaient autrefois certains membres du parquet était tout simplement un entraînement humain, auquel il est bien difficile de résister, c'est-à-dire qu'ils se passionnaient pour l'accusation, comme on se passionne au jeu d'échecs pour les pions noirs ou les pions blancs, selon que le hasard vous a donné les uns ou les autres. De sorte que le ministère public, qui peut quelquefois se tromper, puisque, sur cent accusés, il y en a, je crois, un peu plus de la moitié qui sont déclarés innocents, le ministère public, dans les circonstances auxquelles je faisais allusion, tombait parfois dans l'exagération, et se laissait entraîner à appuyer l'accusation, de façon à altérer un peu, sinon les faits, au moins leur aspect. L'avocat, de son côté, ne se faisait pas faute de les altérer en sens inverse; de sorte que le pauvre juré devait deviner les formes de la vérité qu'on ne lui présentait que sous

deux déguisements, sous deux masques successifs.

Les avocats usaient de la vérité comme on use de certaines images collées sur du bois, appelées *patiences ;* ces images se divisent et se subdivisent en des centaines de petits morceaux : le premier avocat séparait tous les morceaux, le second les mêlait, tous deux les retournaient ; il fallait que le juge les remît à l'endroit, les rassemblât et recomposât l'image.

La justice tenait sa balance droite, mais chaque avocat jetait ses lourdes paroles dans un des plateaux ; il fallait que le juge fît *la tare* pour que ces paroles n'entraînassent pas un des plateaux.

Malgré la perspicacité exercée des magistrats, malgré leur impartialité bien connue, j'ai entendu dire qu'il y avait alors quelques exemples, rares, il est vrai, mais cependant quelques-uns, de juges entraînés dans une erreur.

Comment voulez-vous que le juré se défendît ? Il eût fallu peut-être le mettre seulement en présence de l'accusé et des témoins d'une part, et des magistrats de l'autre qui dirigeaient les débats. Cependant la conscience, dans sa naïveté, l'emportait presque toujours sur la ruse et l'adresse, et la plupart des décisions du jury étaient des exemples de bon sens et de clairvoyance.

Voici néanmoins deux verdicts récents qui ont besoin d'être expliqués.

Au commencement de cette année, Germain Giraud a comparu devant le jury de l'Isère. Il était accusé d'avoir tué son père. Le crime a été jugé évident. Germain Giraud a été déclaré parricide; mais des circonstances atténuantes ayant été admises en sa faveur, il ira passer quelques années au bagne, après quoi il rentrera dans la société.

Un mois plus tard, Lauret paraît devant le jury du Gard. Lauret a surpris Françoise Rouf qui cueillait des cerises à un cerisier appartenant à son maître; il a un peu violenté la femme Rouf et il l'a assassinée tout à fait. Le jury du Gard déclare les deux crimes avérés, mais il admet des circonstances atténuantes en faveur de Lauret, qui est condamné aux travaux forcés.

Au premier abord, il se présente un résultat qui semble étrange. De quelque façon qu'on envisage le crime de prendre des cerises à un cerisier, il est moins grave que celui de violenter une femme et de l'assassiner ensuite. Cependant le premier crime a été puni de mort, et le second seulement des travaux forcés.

Je ne sais pas bien quelles sont les circonstances atténuantes du double crime de Lauret; mais s'il en

a obtenu l'admission, il eût dû, de son côté, admettre également des circonstances atténuantes en faveur de Françoise Rouf : la récolte des cerises était faite, et elle ne cueillait que des cerises oubliées sur l'arbre ; elle ne faisait du tort qu'aux grives et aux merles.

Dans la première affaire, les jurés ont-ils été entraînés par cette histoire que nous avons tous mise en thème : Que Lycurgue n'avait pas édicté de peines contre le parricide, pensant ce crime impossible ? Cela pouvait être une pensée spirituelle, mais cela faisait une règle absurde.

Cherchons ailleurs les raisons de l'admission fréquente des circonstances atténuantes, dans des causes où il est difficile de les trouver.

Cela vient d'un doute qui est entré dans les esprits au sujet de la peine de mort.

Il est évident que le droit d'appliquer cette peine a été depuis trente ans très-souvent discuté et contesté, et qu'au moins le doute a fait de très-grands progrès dans les esprits. Le législateur lui-même l'a effacé dans quelques endroits du code. Ainsi nous avons vu tous les crimes de fausse monnaie et de faux billets de banque entraîner la peine de mort.

Je crois que les esprits s'égarent dans cette voie. Certes la loi de 1848 qui renversait l'échafaud poli-

tique était une loi d'humanité et de raison. En politique, le crime de la veille est souvent la vertu du lendemain. Mais là, selon moi, doit s'arrêter l'abolition de la peine de mort : la pitié pour les assassins ne doit pas l'emporter sur la pitié pour les assassinés. Celui qui tue doit être tué. Lauret pense que le crime de cueillir des cerises sur l'arbre d'autrui mérite la mort. Il n'est pas exorbitant de penser que le crime de violenter une femme et de l'assassiner est aussi grand que celui de voler des cerises, et d'appliquer à Lauret pour le second crime la peine qu'il lui a semblé juste d'appliquer lui-même le premier.

J'ai formulé mon opinion en ces termes :

— Abolissons, si l'on veut, la peine de mort, mais que MM. les assassins commencent.

—

J'appellerai Castor et Pollux les deux héros de l'histoire d'hier que je vais vous raconter aujourd'hui. Les détails de ce récit expliqueront et justifieront l'emploi de ces noms. Je sais les noms véritables, mais l'histoire est trop vraie pour que je puisse employer même des initiales.

Deux jeunes gens ont depuis longtemps un domi-

eile commun : tous deux sont peintres et travaillent dans le même atelier. Le soir, un meuble qui toute la journée a joué le rôle de divan s'entr'ouvre et laisse voir le lit de Pollux qu'il recèle en ses flancs. Castor va dans le monde et fait des tableaux de chevalet. Pollux vit avec des camarades, se promène et étudie les maîtres dans les musées.

On demanda un jour à Castor des nouvelles de Pollux. A ce moment, Castor s'aperçut qu'il n'en avait pas et qu'il n'avait pas vu son compagnon depuis un mois, si ce n'est un instant, par hasard, de loin en loin. Le soir il l'attendit.

— Ah ça ! lui dit-il, comment se fait-il que nous ne nous voyons plus?

— J'allais profiter du hasard qui nous rassemble pour te faire la même question.

— Ce n'est pas un hasard ; je t'attendais.

— Eh bien ! voilà la raison, mon ami.

Et Pollux raconta comment il avait rencontré dans le monde une femme ravissante, un ange, etc., et comment il en était arrivé à passer une partie de ses soirées avec elle et à rester si tard, que cela ne valait pas la peine de rentrer.

— Mais, dit-il, la belle n'est pas libre, et ce n'est guère que tous les deux jours que je puis la voir. Cette histoire explique que nous ne nous voyons pas

pendant la moitié de la semaine. Mais tu as sans doute de ton côté une autre histoire qui dise pourquoi les soirs où je rentre je ne te rencontre jamais. Est-ce que tu ne demeures plus ici ?

— Oh ! moi, je me promène, j'aime beaucoup à me promener la nuit. Et puis je joue aux dominos avec des amis. Ma foi, quand il est trop tard, je fais chez eux comme tu fais ici, je me contente d'un divan.

— Tous les deux jours ?

— C'est-à-dire que tu ne t'en aperçois que tous les deux jours.

— C'est vrai. Tu ne sors pas aujourd'hui ?

— Non. Et toi ?

— Moi non plus ; on m'a congédié pour quelques jours.

— Moi, j'ai à travailler ; je veux me lever de bonne heure, et je suspends momentanément les parties de dominos.

— Sais-tu l'effet que tu produis sur moi ?

— Quel effet ?

— Celui d'un hypocrite, plus heureux que tu ne veux l'avouer. Je crois que, comme Castor et Pollux, nous passons alternativement un jour au ciel et un jour sur la terre ; c'est pourquoi nous ne nous rencontrons plus. Je ne me figure pas un ciel où on joue aux dominos.

— C'est que tu oublies qu'en jouant aux dominos on fume et on boit de la bière.

— Tant mieux ! pourvu que tu aies ton ciel, je suis content.

Au bout de quelques jours, Castor disparut le soir et ne rentra que le lendemain. Le lendemain, ce fut le tour de Pollux. Pollux rentra le matin de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Il s'était aperçu à l'aube que, par un étrange quiproquo, il avait endossé la veille le paletot de Castor au lieu du sien, et il voulait le remettre en place avant le réveil du légitime propriétaire.

Une circonstance singulière l'avait empêché de reconnaître plutôt la substitution : la veille au soir, comme il était arrivé devant une petite porte d'une certaine petite maison, au coin d'une petite rue déserte, sa main avait machinalement cherché la clef de cette porte qu'il savait avoir dans sa poche. La main deux ou trois fois avait glissé sur le paletot sans réussir à entrer dans une poche dont elle savait cependant bien le chemin. Enfin il trouva la poche, et dans cette poche une clef qu'il présenta à la serrure : elle s'y adapta et ouvrit la porte. Il remit la clef dans la poche et entra dans la maison. Le lendemain matin, au premier étonnement que lui causa l'aspect du paletot de Castor succéda un

étonnement plus grand, en se rappelant qu'il avait trouvé sa clef à lui dans la poche de ce paletot. Il regarda la clef, c'était bien la sienne; il rentra en toute hâte pour éclaircir ce point. Castor dormait encore; Pollux fit l'échange des paletots; mais, cette fois, quelle fut sa surprise quand il voulut remettre dans sa vraie poche la clef qu'il avait trouvée dans la poche de son ami, de l'entendre, en tombant au fond de la poche, produire un son de ferraille; elle était tombée sur une autre clef; il les regarda toutes deux : elles étaient exactement semblables.

— Cette clef, dit-il, appartient à Castor; je m'explique qu'elle soit dans son paletot. Je suis sûr que le mari de ma belle, lorsqu'il est parti pour son bienheureux voyage, a fermé sa caisse avec une meilleure serrure que celle dont il se contente pour enfermer sa femme, serrure de pacotille que toutes les clefs peuvent ouvrir. Il est inutile de dire à Castor quelle serrure ouvre sa clef.

Quelques jours se passèrent. Un soir, comme Castor s'était fort paré et allait sortir, Pollux, qui avait été toute la journée d'une très-mauvaise humeur, lui dit :

— Tu te fais bien beau, et il est bien tard pour aller jouer aux dominos.

— C'est qu'il y aura du monde. Tu ne sors pas?

— Si vraiment, je n'ai pas sommeil... Cependant... oui... je vais me coucher, ou plutôt je vais t'accompagner un bout de chemin : attends-moi cinq minutes.

Au bout de dix minutes, Castor dit :

— Je ne puis pas t'attendre plus longtemps ; d'ailleurs tu n'as pas besoin de mettre de la pommade à tes cheveux pour m'accompagner un bout de chemin à onze heures du soir.

— Je suis prêt.

Pollux était agité et ne parlait pas. Après avoir parcouru deux ou trois rues, Castor s'arrêta.

— Si j'ai un conseil à te donner, dit-il, c'est de t'en retourner ; ça ne t'amusera pas d'avoir une longue course à faire pour rentrer quand tu vas être seul ; avec cela que la nuit est d'un noir parfait.

— Je ne suis pas pressé de rentrer ; d'ailleurs je vais quelque part.

— Du même côté que moi ?

— Jusqu'à présent du moins.

A deux rues plus loin, ce fut Pollux qui s'arrêta et dit :

— Par où vas-tu ?

Castor mentit et dit :

— Je prends la première rue à droite.

— Alors, dit Pollux, séparons-nous, car je vais prendre la première rue à gauche.

Il mentait aussi, chacun voulait se débarrasser de l'autre. Ils se séparèrent en se donnant la main.

Pollux ne prit point la deuxième rue à gauche, mais il se dirigea sur une maison qui faisait l'angle de la quatrième rue et de celle où les deux amis s'étaient séparés. Il était, comme je l'ai dit, agité et ému; il avait eu la veille une querelle assez vive avec l'habitante de ce logis; il ne pouvait se résoudre à attendre au lendemain pour offrir ou demander pardon

Toutefois, en approchant, il pensait qu'il n'était pas attendu, que peut-être les domestiques ne seraient pas couchés, etc. — Cependant, se dit-il, si elle m'aime, elle doit deviner que je ne porterai pas jusqu'à demain le chagrin de notre querelle; elle doit m'attendre. Allons!

Il avança de quelques pas, et se dit tout joyeux, en voyant une lampe éclairer une certaine fenêtre dans la nuit sombre : — Ah! j'en étais sûr! elle m'attendait : c'est le signal!

Il cherche la porte, puis présente sa clef à la serrure; à ce moment, une autre clef s'y présentait de son côté, les deux clefs se rencontrèrent.

— Qui va là? s'écria Castor.

— Qui êtes-vous ! dit Pollux.

— Tiens ! c'est toi ?

— Oui, et toi ? c'est ici que tu viens jouer aux dominos ?

— Ah ça ! il y a donc plusieurs locataires dans cette petite maison !

— Je ne le pense pas.

— C'est que c'est là que je vais aussi.

— Je le vois bien.

— Expliquons-nous.

On s'expliqua. C'était précisément dans le même ciel qu'allaient tous les deux jours Pollux et Castor. Ils n'eurent pas assez d'invectives et d'indignation pour ledit ciel.

— Tu peux, dit Castor, y aller si tu veux ; moi je n'y mettrai plus les pieds !

— Je t'abandonne la place, répondit Pollux, et elle ne me reverra de sa vie !

— Méprisons-la, dirent-ils en chœur, et allons-nous-en.

Tous deux se séparèrent. Cette fois Pollux s'en alla par le chemin qu'avait pris Castor pour venir. Castor prit la route qu'avait suivie Pollux pour arriver. Quand il eut fait une centaine de pas, Castor s'arrêta, écouta, n'entendit rien, et retonrna sur ses pas en évitant de faire du bruit. « Je veux, dit-il

confondre l'infidèle! » — Il arriva à la maison, prit sa clef et allait la mettre dans la serrure, qnand il en fut empêché par la clef de Pollux, qui était revenu de son côté pour dire son fait à la perfide.

— Eh bien! dirent-ils, entrons ensemble pour l'humilier. — Castor mit sa clef dans la serrure; le pène joua, mais la porte ne s'ouvrit pas. Il faut croire que la belle étrangère avait vu ou entendu une partie de ce qui s'était passé, et avait poussé son verrou. La porte demeura inflexible, et cette fois Castor et Pollux s'en allèrent ensemble, et passèrent la nuit à se donner des explications que je vous épargnerai.

—

L'année dernière, on a interdit l'exhibition des caricatures qui, habilement moulées, devaient représenter les écrivains et les artistes contemporains dans une cavalcade à l'Hippodrome : quelques susceptibilités se sont, dit-on, manifestées. Pour moi, j'en suis fâché, je n'avais que cette occasion de prouver au public, par la vue de ma charge faite exprès, que les portraits qu'on a publiés de moi sont des charges involontaires. Mon opinion est que si l'autorité, dans cette prohibition, s'est laissé influencer par quel-

qu'un, et si quelqu'un s'est montré offensé, ce quelqu'un est un de ceux qui n'ont pas été admis dans la galerie.

—

Et vous aussi, monsieur Louis Énault, mon collaborateur au journal *Paris*, vous avez voulu avoir votre fleur à vous et la planter dans le jardin des romanciers dont j'ai souvent parlé, à côté de la tulipe noire d'Alexandre Dumas, du chrysanthème bleu de madame Georges Sand, de l'œillet bleu de Jean-Jacques, etc.

N'êtes-vous pas, monsieur Louis Énault, un jeune homme très-bon et très-spirituel, qui venait me voir quelquefois dans mon jardin de la rue de la Tour-d'Auvergne, jardin qui a précédé mon jardin de Sainte-Adresse, après lequel je n'aurai plus de jardin? En ce temps-là, monsieur Énault, vous n'aviez pas encore inventé la pivoine bleue, car vous m'en auriez donné un rejeton; vous paraissiez avoir un cœur excellent et vous vouliez bien me témoigner quelque amitié; vous n'auriez par gardé pour vous seul cette plante que les Chinois eux-mêmes n'osent peindre bleue sur leurs potiches ventrues.

—

J'ai cherché quelquefois pourquoi les poètes, quand ils imaginent des fleurs, aiment à les supposer bleues. Il y a peu de fleurs bleues, et encore la plupart des fleurs bleues sont sauvages. Dieu, qui aime les pauvres et les humbles, n'a donné la couleur de son ciel qu'à quelques solitaires et à quelques campagnardes. Le *bleuet* des blés, que l'on s'obstine à écrire et surtout à imprimer *bluet ;* la gentiane, qui fleurit sur les hautes montagnes, la pervenche, violette des morts, qui grimpe dans les haies et dans l'entourage des tombes rustiques ; le wergiss-mein-nicht, qui élève ses épis bleus sur le bord des fleuves, sont entre les fleurs les plus richement habillées de bleu.

—

Ah ! je sais ce que veulent dire ces fleurs bleues qui s'épanouissent dans l'imagination. Il y en a bien d'autres que celles que j'ai citées et que celles que nos contemporains ont imaginées. La fleur bleue, c'est l'idéal, la fleur bleue, c'est ce désir vague de l'âme, peut-être un souvenir du ciel ; c'est cette aspiration vers les choses surhumaines, c'est cette triste

et noble maladie des jeunes esprits et des esprits de poëtes qui met le malheur dans des choses inévitables, et le bonheur dans des choses impossibles.

—

Qui de nous n'a lié son bouquet de roses bleues, à cet âge si riche où l'on ne croit fermement qu'à ce qui n'existe pas, et où l'on serait tristement ruiné si le sort vous donnait tout ce qui existe, en vous disant : C'est tout?

Rose bleue, cette belle fille dont le regard sert de prétexte à l'épanouissement du premier amour, et qui épouse un jour un marchand de papier, tandis que vous passez vos nuits à écrire sur ce même papier tant de vers et tant de prose qui vous feront peut-être un nom dans les lettres, mais qui ne vous donneront jamais la position respectable de celui qui vend le papier blanc, aux yeux de la famille, ni aux yeux de la belle, qui se croit désabusée et raisonnable parce qu'elle a perdu la poésie, la noblesse, le désintéressement des premières années; qui ne se rappelle que comme une folie dont elle est un peu honteuse les célestes émotions, les divins abandons, les généreux élans de l'amour.

Rose bleue, cette prétention à l'affection de tous,

parce qu'on sent dans son cœur un trésor d'amour pour tous, trésor qu'il faut enfouir plus tard, quand on a découvert que les hommes n'aiment et ne respectent que ceux qui leur font peur, à défaut cependant de ceux qui leur font du mal, qu'ils aiment et respectent encore davantage.

Rose bleue, cette idée absurde que l'on vous aimera pour ce que vous ferez de bon, qu'on vous louera pour ce que vous ferez de beau; vous en serez désabusé quand vous aurez vu que si vos adversaires empoisonnent vos actes par la calomnie, vos alliés plus acharnés, plus irréconciliables mille fois, aimeront mieux perdre la bataille que de ne pas être les chefs de l'armée, et garderont religieusement le silence sur vos efforts et sur vos œuvres, ou vous loueront de ce que vous faites de moindre, de ce que vous regrettez de ne pas avoir effacé, comme une rivale louerait dans une belle femme des pendants d'oreilles d'un goût contestable qu'elle aura mis par hasard.

Rose bleue, cette autre idée non moins absurde que c'est en disant la vérité et en y sacrifiant tous les intérêts que vous obtiendrez l'estime de vos contemporains; vous ne tarderez pas à voir qu'il faut, au contraire, aller plus loin que les autres dans la folie du moment, et se tenir prêt à marcher encore

à la tête de la folie en sens inverse qui lui succédera.

Rose bleue, ce préjugé que l'honnêteté, le désintéressement, la générosité, le dévouement, sont des titres à l'affection et à la considération; vous verrez la considération aller à ceux qui ont volé, pourvu qu'ils aient volé beaucoup :

Être infâme gratis, c'est honte,—et cher, mérite;
La honte est grande alors que la somme est petite.

Vous verrez les honneurs à ceux qui ont trahi, pourvu que leur trahison ait réussi; la gloire à ceux qui ont tué, pourvu qu'ils aient entassé assez de cadavres.

Roses bleues, toutes ces croyances divines qui s'effeuillent entre vos doigts amaigris, et dont quelques-uns seulement gardent soigneusement les pétales desséchés dans un repli du cœur, comme on garde dans un livre cette branche de jasmin qui est restée tout un jour dans des cheveux blonds.

Oh! les charmantes choses qui s'écrivent ainsi sur les pages d'un livre dont on ne lit que des fleurs sèches!

Roses bleues, chères fleurs, fleurs du ciel, qu semblent se raviver quelquefois dans l'eau des lar-

mes, comme les fleurs de la terre se raniment dans l'eau des sources!

O poëtes! je vous ai trop querellés parfois peut-être à cause de vos fleurs bleues, moi, qui en ai tout un bouquet qui n'est pas encore trop fané. Qu'on ne se le dise pas.

—

Voici, par exemple, des gaillards qui n'inventent pas de fleurs bleues, je veux parler des écrivains soi-disant sérieux, parce qu'ils n'ont ni esprit, ni invention, ni bon sens, et qui ont une haine qu'ils voudraient bien faire passer pour du dédain pour ceux qui sont affligés de ces superfluités. Pendant huit jours, ils discutent sur la différence qu'il peut y avoir entre deux traductions d'un passage d'un article d'un journal anglais, dont l'une est officielle : « Advienne que pourra, » et « Arrive ce qui pourra ; » ils tirent de cette différence visible pour eux sans doute, et, comme toutes les éclipses, *invisible à Paris*, les conséquences les plus alarmantes ou les plus heureuses pour l'avenir du monde et de l'humanité; ils en tirent surtout un certain nombre de lignes à vingt centimes; après quoi, ils se figurent avoir pensé et avoir dit quelque chose, et ils

reçoivent les témoignages de respect de deux classes de gens : ceux qui aiment mieux admirer les choses ennuyeuses que de les lire; ceux qui n'admirent que ce qu'ils ne comprennent pas.

—

Un homme est venu avec sa femme de je ne sais quel département, pour solliciter une place dans une administration particulière. Cet homme est timide et maladroit, sa femme ne manque ni de grâce ni d'assurance.

— Laisse-moi faire les démarches, dit-elle à son mari; tu nous feras tout manquer si tu parais.

— Mais, ma chère, on dit l'administrateur fort galant, et tu es si jolie...

— Il se moque bien de ma beauté !

— Cependant tu comptes un peu sur l'effet qu'elle produira pour la réussite de nos projets?

— Je n'y pense guère ; je compte sur nos droits, sur tes talents.

— Je veux bien que tu ailles chez M.***, mais il faudrait que tu pusses laisser tes attraits à la maison.

— C'est difficile.

— Non, si tu me laisses faire.

— Eh bien ?

— Eh bien, laisse-moi te peindre légèrement le nez en rouge chaque fois que tu iras solliciter.

—

Il y avait, il y a peut-être encore, chez un peuple de l'Orient une famille privilégiée qu'on ne pouvait mettre à mort que d'une façon déterminée ; du reste, nous en trouverions un exemple chez nous. — On sait l'histoire de cet homme qui prouvait l'antiquité de sa noblesse en établissant triomphalement, authentiquement, que son grand-père avait été décapité pour vol à main armée sur une grande route, tandis que ses complices roturiers avaient été pendus. — Tout membre de ladite famille mahométane a droit d'être mis à mort de la façon plus honorable que voluptueuse que voici : on ne peut, sans un déni de justice qui soulèverait une générale indignation, quand ils ont mérité la mort, leur refuser de les piler dans un mortier ; et ils ne manquent pas de réclamer ce privilége.

Il en est de même des bourgeois de Paris, qui réclament l'hiver à grands cris. Ils ont droit à du froid, à de la neige, à du verglas ; ils ne se consolent pas de la douceur de la température.

—

J'ai fait, il y a quelque temps un voyage en Belgique. J'y ai vu beaucoup de belles choses, et j'y ai reçu une très-cordiale hospitalité. La Belgique est connue par de nombreux récits. En conséquence, vous n'avez nullement à craindre que je vous raconte mon voyage. Je rappellerai seulement deux choses. A Gand, dans une église, j'ai découvert une sainte dont je n'avais jamais entendu parler; son portrait est placé au-dessus d'un tronc; la sainte s'appelle *Ayaya*. Elle a pour état et pour fonctions de faire gagner les procès aux plaideurs qui déposent dans le tronc qui est à ses pieds des offrandes convenables. Elle est représentée sur le tableau, entourée de sacs à procédures et de papiers timbrés, assignations, déboutés, commandements, jugements, procès-verbaux de saisie et de carence, etc. J'avais vu souvent des saints représentés avec les instruments de leur martyre; le peintre ingénieux a préféré entourer sainte Ayaya des instruments de martyre de ceux qui ont recours à son intervention; de même que le nom de la sainte semble un mot imitatif des doléances des plaideurs. Je suppose que si deux adversaires recommandent également leur affaire à la

sainte, c'est celui qui dépose l'offrande la plus forte qui gagne le procès.

Dans cette même ville de Gand, on m'avait mené voir un très-beau cercle nouvellement bâti. Je fus abordé à la fois par deux personnes : l'une me priait très-gracieusement d'écrire mon nom sur le registre des membres du cercle; c'était l'un des fondateurs. L'autre, c'était un surveillant, me priait de déguerpir au plus vite, parce qu'on n'admet pas dans le cercle des *individus* en casquette; je fis droit à la fois aux deux demandes, en écrivant sur le livre : — *A. K., renvoyé du cercle parce qu'il avait une casquette.*

Mes amis espèrent que cette leçon me profitera et me fera apporter à ma parure une attention sévère et soutenue; ils fondent surtout leur espérance sur ceci, que ladite leçon avait été, à la fin de cet été, précédée d'une autre avanie pour le même sujet. Le conseil municipal d'une ville maritime que je ne me soucie pas de nommer ici a déclaré que j'étais généralement trop mal mis pour qu'on pût m'inviter à une fête littéraire que la ville donnait en l'honneur de deux illustres morts.

—

—

Si je relate ces deux faits ici, c'est que je veux saisir une occasion de protester contre la coïncidence qui me donnerait, aux yeux des gens qui ne me connaissent pas, un air de Diogène ou de Chodruc-Duclos.

La plupart des gens ont de singulières idées sur ce qu'ils appellent *être bien ou mal mis.*

Si on parlait raisonnablement, *être bien mis* voudrait dire avoir des vêtements propres, bien faits, élégants, sévères, riches ou simples, selon la fortune, la profession, l'âge et le caractère de celui qui les porte. Il faudrait y ajouter aussi des considérations de saison et de pays. A ce point de vue, ma casquette, à Gand, ne constituait pas un homme mal mis, attendu qu'un chapeau n'est pas commode en voyage, et que ma casquette était toute neuve et faite de velours noir; à coup sûr, elle était plus agréable aux yeux que les chapeaux des membres du cercle, et elle avait la valeur d'une douzaine d'entre eux.

A ce point de vue également, je n'étais pas *mal mis* dans la sus-non-dite ville maritime, par cela que, dans l'exercice de la pêche sur mon canot, je n'ai

pas un chapeau de soie, un habit noir, des souliers vernis et des gants paille : ce qui serait aussi ridicule qu'incommode.

Mais la plupart des gens entendent par ces mots : *être bien mis*, être déguisé en quelqu'un de plus riche que soi; être mis « comme tout le monde, » c'est-à-dire le pauvre comme le riche, l'ouvrier comme le magistrat, le marin comme le négociant; c'est-à-dire que l'ouvrier, qui est souvent toute la semaine un beau garçon, fort, agile, souple, bien découplé avec sa veste de travail, devient, le dimanche, à force de privations, une parodie du bourgeois ridicule : gêné, engoncé, maladroit, gauche, mal bâti en apparence, avec sa longue redingote et son chapeau qui lui fait mal à la tête; lesquels redingote et chapeau, qu'il ne met qu'une fois par semaine, tandis que le bourgeois met les siens tous les jours, lui durent huit fois autant, c'est-à-dire ne sont pas à la mode pendant sept ans sur huit.

—

On a conquis en France « l'égalité de dépenses; » il serait effrayant d'énumérer les désordres qu'amène la nécessité de « l'égalité de recettes, » qui en est la conséquence; le superflu est devenu si nécessaire,

que, pour le conquérir, beaucoup de gens traitent le nécessaire en superflu, et que d'autres, abandonnant les routes frayées et les métiers corrects, demandent aux jeux et à l'agiotage des ressources aléatoires que les professions libérales, utiles et normales ne leur offriraient pas.

Les exemples sont assez quotidiens, assez présents, pour que je n'aie pas besoin de les signaler.

Une des conséquences de cet état de choses est celle-ci : Un officier, un magistrat, un fonctionnaire public, occupent, sous le rapport du revenu, des dépenses et de la représentation, des positions relativement inférieures, et sont pauvres dans une société où il devient de plus en plus rare d'obtenir de la considération en n'étant pas riche. Cette situation est absurde et immorale.

—

Le mieux serait de lutter contre cette tendance qui met le hasard à la place du travail, le jeu à la place des professions ; mais, faute de ce mieux, il y a deux expédients assez faciles à employer comme palliatifs : le premier est d'affecter un costume aux magistrats et aux fonctionnaires. Cela avait lieu au-

trefois, et on y revient. Les professions libérales auraient grand intérêt à adopter également un costume exclusif. On peut voir l'avantage de cet usage dans l'armée : un officier, avec un seul habit qu'il use jusqu'à la corde, n'est jamais « mal mis. »

Le second expédient est à la disposition des gens riches. Au lieu d'affecter cette simplicité coûteuse, ce luxe sans éclat, qu'il est facile d'imiter, ils n'auraient qu'à adopter un luxe plus franc, que les autres classes ne pourraient ni atteindre ni surtout contrefaire. Un habit noir, des bottes vernies, des gants couleur de paille, ne sont pas au-dessus des efforts et des espérances de tout le monde; mais si les gens riches portaient, comme à d'autres époques, des habits et des souliers de velours, il y aurait impossibilité de faire comme eux, et on en prendrait son parti. La première paire de souliers de velours coûterait huit ou dix mille francs, parce qu'il faudrait acheter le même jour une voiture et des chevaux. Ne pouvant se déguiser en gens riches, les membres des classes modestes renonceraient à ce coûteux carnaval qui ne rompe que les masques, et adopteraient des costumes conformes à leurs ressources. Aucune femme ne s'avise de désirer des étoiles pour pendants d'oreilles; mais descendez les étoiles jusqu'à la cime des peupliers,

et elles deviendront quelque chose de nécessaire et dont on ne pourra se passer.

Ainsi les gants jaunes coûtent 3 fr. 50 c., quand ils sont faits de certaine façon et achetés dans certaines boutiques ; mais on en trouve aussi pour 29 sous dans d'autres boutiques. Les petites voitures à 2 fr. l'heure imitent dans la même proportion les voitures bourgeoises. Il en est de même de mille choses.

—

Supposez, au lieu de ces coupés, les anciens carrosses. Il me revient à la mémoire la description d'un vis-à-vis qu'on fit en 177... pour madame Dubarry; tout l'extérieur de la voiture était doré, et le centre des panneaux était occupé par des peintures précieuses. Les sujets en étaient d'un goût discutable : c'étaient des corbeilles de roses avec des colombes qui s'entrebecquetaient amoureusement; des cœurs percés de flèches; en un mot, tous les attributs de la déesse de Gnide et de Paphos; mais la question de goût est peu importante ici; les roues, le siége du cocher étaient faits par d'habiles sculpteurs, et étaient des objets d'art.

Puisque le tabac est devenu un besoin, au lieu

du piètre luxe de vos cigares à 25 centimes, qu'imitent pour les yeux les cigares les plus communs, ayez des pipes précieuses, avec de riches bouquins d'ambre et des pierreries, etc., etc., et vous obtiendrez un double résultat. Le luxe des vrais riches produit l'aisance du pauvre, et il découragera une foule innombrable de niais vaniteux, qui, ne pouvant plus paraître riches au moyen des petits coupés à 2 francs, des gants à 29 sous et des cigares à 10 centimes, prendront leur parti et cesseront d'être pauvres volontaires et ridicules.

